

## La revue catholique des idées et des faits

### SOMMAIRE

Réception de M. Franz Ansel à l'Académie royale de langue et de littérature françaises  
 Emile Van Arenbergh  
 Dynamisme  
 En quelques lignes...  
 La valeur d'usage, les limites et les incertitudes de la science  
 Le jubilé du roi Georges V à Londres  
 Godefroid de Bouillon et la première Croisade  
 Le prince Eugène de Savoie  
 Les enseignements de la vigne

Georges MARLOW  
 Franz ANSEL  
 Mgr Louis PICARD  
 \* \* \*  
 Louis de LAUNAY  
 Jean THÉVENET  
 Vicomte Ch. TERLINDEN  
 Léon-E. HALKIN  
 Bernard de VAULX

Les idées et les faits : Chronique des idées : « Les religions dans les différents pays du monde », Mgr J. Schyrgens.

# Réception de M. Franz Ansel

## à l'Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises

### Discours au nom de l'Académie<sup>(1)</sup>

Monsieur, soyez le bienvenu parmi nous qui n'avons fait, en vous nommant des nôtres, qu'obéir aux décrets des dieux depuis toujours attachés à vos pas.

Connus de vous seul, mais décriés comme il sied par plus d'un de vos rivaux, voire par maints de vos obligés, ils veillèrent sur votre berceau, favorisèrent votre carrière, ennoblirent vos heures quotidiennes, ciselèrent vos plus beaux sonnets, pour vous arrêter devant cette maison où quelque divergentes des vôtres que fussent peut-être certaines de nos dilections, nous nous devions de vous accueillir au premier jour.

Il plaît à votre vieux compagnon d'armes de vous congratuler en ce jour si justement attendu, comme il agréera, je pense, à quiconque vous a suivi dans la vie, de reconnaître une fois de plus, au moment où vous allez franchir ce seuil, qu'il n'est décidément meilleur Sésame que celui de l'homme heureux.

Car vous êtes, Monsieur, ce beau monstre que l'on appelle un homme heureux et vous devez de l'être autant, sinon davantage, à la somme de vos vertus qu'à l'éclat de votre talent.

Bien qu'aucun spectre de philanthrope ne m'y contraigne, je voudrais donc vous louer de ce double apanage et, toute pantelante que demeure après une récente algarade, la vertu dont vous êtes l'un des plus sûrs piliers, il me serait particulièrement agréable de m'inscrire à votre suite pour soustraire avec vous, aux dures épreuves de la raison, cette trop sensible esclave de nos cœurs.

Mais en ce faisant, nous courrions l'un et l'autre une bien téméraire aventure, hors de propos dans un cénacle sans prix Montyon et à laquelle, d'ailleurs, votre vertu elle-même souscrirait d'autant moins volontiers, qu'en des instants comme celui-ci, où seuls importent vos mérites littéraires, elle se doit d'abdiquer, en faveur de votre talent, son ambitieuse primauté.

Dieu merci, ce talent vaut qu'on s'y attarde, qu'on en explore les pures étendues et les pittoresques recoins et qu'en guise d'hommage à sa perfection, on s'efforce d'en élucider la genèse.

Souffrez donc, Monsieur, que je m'y emploie dans la mesure

de mes moyens et subordonnez à mon attentive amitié les petites querelles doctrinales qu'il m'arrivera de vous chercher.

Hennuyer de vieille et double souche, vous naissez par hasard à Liège où votre père, astronome notoire, préside au destin de l'Université. Vos premiers cris, vos premiers rires, vos premiers pleurs résonnent dans ce docte édifice, parmi les clameurs estudiantines et les éclats de voix de savants professeurs, mais grâce au ciel qui déjà vous veut du bien, vos premiers rêves, choyés par l'ombre de Nicolas Defrêcheux, s'accrochent à un arbre magique, en l'espèce un sorbier, qui, de la cour obscure où il jailloit, vient magnifier de ses fruits et de ses oiseaux les fenêtres de votre chambre d'enfant :

*Ueber dein Bett erhebt ein Baum  
 D'rin singt die junge Nachtigal*

vous soufflera plus tard Henri Heine, l'un de vos maîtres très chers à qui, pour ce seul distique, vous avez dû garder le meilleur de votre cœur.

Que ces faveurs du sort aient fait de vous un élève modèle, personne n'en doutera jamais, bien que pour ma part, et je m'en excuse auprès de vous, je prenne quelquefois plaisir à me figurer votre imagination nouveau-née faisant l'école buissonnière dans les bois de Tilff et musant le long de la Meuse où, d'entre des reflets de fleurs, de branches et de fumées, émergent, comme autant d'invitations au voyage, de fiers navires en partance pour la mer.

Cartable au dos, l'œil réfléchi et le pas décidé, chaque jour vous rentrez donc en droite ligne du Collège Saint-Servais qui retentit de vos triomphes et si, pour vous offrir le luxe d'une tare, vous boudez un peu le grec dont les rigueurs s'infléchissent malaisément à vos primes émois, vos versions latines font sentir déjà l'élégance, la souplesse et l'habileté de vos poèmes futurs.

Qui mieux est, une chrestomathie vous ayant révélé, entre autres accessibles chefs-d'œuvre, quelques fables de Florian,

(1) Discours de réception prononcé le 11 mai, par M. Georges Marlow.



vous voilà pris d'un beau zèle et à l'âge ou d'habitude un écolier s'exerce tant bien que mal au dur labeur de la prose, vous empoignez la lyre de La Fontaine d'où vos doigts plus qu'agiles font s'envoler d'emblée un édifiant apologue.

Dès ce jour votre sort est fixé et que ce soit à Liège où s'ébauche votre avenir, à l'Institut Saint-Louis de Bruxelles qui vous initiera au génie homérique, à Fleurus auquel vous rattachent presque tous vos liens ancestraux ou dans n'importe quel endroit du monde que requerront désormais vos goûts, votre fantaisie ou vos devoirs, vous entendrez frémir en vous la redoutable présence des dieux.

De par les tourments qu'elle engendre et les délices qui s'en exhalent, une telle grâce tient à la fois des plus hautes joies et des pires malédictions.

Toutefois, le calme rêveur que vous êtes n'en sera guère alarmé et c'est à la clarté d'une révélation sans orage, qu'un beau matin, au sortir du collège bruxellois dont vous êtes devenu l'élève, vous rejoignez un de vos condisciples qui se sait et que vous devinez, lui aussi, marqué du signe divin.

A Thomas Braun qui va vous confier ses songes encore hésitants, vous dédierez aussitôt vos rêves en passe de s'accomplir et tandis qu'à travers ses strophes expertement malhabiles, la nature rit de toutes ses dents, vos poèmes, plus savants et précocement mûris, lui répondront par de souples cadences, d'impeccables rythmes et des images du meilleur aloi.

Ah! Monsieur, que les hommes font mal les choses!

S'il existait au monde un semblant d'harmonie, n'est-ce pas à ce parfait compagnon de votre jeunesse, à ce poète trop rare mais toujours captivant, à cet incomparable interprète de tout ce qui survit en nous d'ingénu, d'ineffable et d'un peu sauvage, n'est-ce pas à Thomas Braun dont je m'enorgueillis de saluer l'œuvre et le nom, qu'il appartiendrait de prendre ma place et de vous accueillir dans cette jeune et grave maison?

Hélas! et vous le savez comme moi, rien ne nous sert d'invoquer aujourd'hui l'équité.

Soumise aux caprices de ses caudataires, elle ne trône pas plus sous une coupole, cette coupole fût-elle virtuelle comme celle-ci, que dans les prétoires où, pourtant, on la dit chez elle et quelque légitimes que soient vos regrets, il faudra bien qu'à défaut d'un baptême mémorable, vous vous accommodiez de mon modeste ondoisement.

Quoique indigne, m'assiste donc la Grande Muse dont vous êtes l'hôte aimé et m'illuminent les puissants Libérateurs qui vous tiennent en leur sainte garde!

\* \* \*

Vous avez dix-neuf ans, Monsieur, quand votre signature paraît pour la première fois au bas d'un article du *Journal de Bruxelles* où Ernest Verlant, Iwan Gilkin et Adolphe Hardy, pour ne citer que des maîtres qui furent ou sont encore de vos amis, rivalisent de talent et de verve.

M. Félix Hecq, qui le dirige, vient de succéder au baron Prosper de Haulleville. Il a hérité de ce parfait gentilhomme une bonne humeur sans défaillance et un éclectisme qui serait fort peu de mise en nos temps malencontreux.

Si bien que l'on peut lire sous votre nom ou sous vos initiales, au hasard de la fantaisie qui vous guette ou de l'événement du jour qui vous réclame, tour à tour d'alertes chroniques, de généreuses études littéraires et de charmantes impressions de voyage.

Vos vers qui sont, comme bien l'on pense, le seul trésor dont vous soyez fier, vous les réservez jalousement à des sanctuaires moins profanés, comme *La Jeune Belgique*, où, séduits par leur ordonnance et leur accent, Albert Giraud et Iwan Gilkin les ont

accueillis d'enthousiasme; comme *Le Beffroi* de Gand, plus confidentiel quoique fort bien fréquenté; ou enfin comme *Durendal* où, de temps à autre, je vous rejoins quand m'y convie, avec la véhémence affective que vous savez, l'abbé Moeller, de savoureuse mémoire.

Sauf M. Henri Carton de Wiart qui lui consacra naguère un touchant hommage, personne, que je sache, n'a étudié avec l'attention qu'elle exige cette extraordinaire figure de notre mouvement littéraire. L'autorité me manque pour assumer pareil honneur, mais je croirais offenser la mémoire d'un être que nous avons chéri l'un et l'autre de tout notre cœur, si, au moment où nos deux noms s'affrontent dans ce discours, je n'évoquais pas l'hospitalière revue, au sommaire de laquelle, parmi d'illustres parrainages, nous nous sommes, grâce à lui, tant de fois rencontrés.

Franz Ansel!

J'entends sonner parmi mes plus vivants souvenirs de jeunesse ces trois syllabes harmonieuses, agrafées comme une fibule d'or aux voiles de l'Immortelle que déjà vous servez avec l'orgueilleuse humilité d'un maître.

Et je me rappelle aussitôt vos poèmes d'alors si tendrement nuancés et baignés d'une lumière telle, qu'à peine éclos, ils vont émouvoir dans sa retraite élyséenne notre cher Fernand Severin qui les a reconnus pour frères des siens.

N'alignent-ils pas en effet, à la manière du *Don d'Enfance* et de *La Solitude heureuse*, de tendres vers balancés au rythme d'une âme où se déroule dans la pudeur et la fièvre l'inoubliable féerie de nos vingt ans?

Les mots y sont chargés d'émouvants messages, les rimes d'échos mélodieux et même quand le poète que vous vous glorifiez d'être cède le pas au virtuose que vous briguez parfois de devenir, ils gardent assez de prestige pour ne pas contraindre à des jeux inopportuns les filles de la Mémoire et de Zeus qui se plurent à vous ouvrir leurs rangs.

Car, tout comme aujourd'hui, vous ne dédaignez point — et nul blâme n'entache ici mon propos — d'unir dans une commune admiration aux Archétypes que vous élûtes dès votre éveil aux lettres, des modèles moins altiers dont l'œuvre faite pour plaire à tout qui la découvre, sauvegarde cependant sa part d'éternel en fleurissant nos inquiétudes de deux ou trois aimables illusions.

Racine, Vigny, Lamartine, princes de l'Esprit, Musset, Banville et surtout Rostand, gentils et quelquefois poignants hérauts du cœur, d'autres encore se passent ainsi de main en main votre neuve couronne.

Lequel d'entre eux vous en ceindra le front après avoir reçu votre serment d'allégeance?

Vaine question puisqu'en vous ne s'affirme encore aucune velléité royale et que, les uns et les autres vous plaisant, il vous semble plus sage de n'en préférer aucun.

Après trente ans et davantage, vous n'avez guère changé.

Je dirai même que vous n'avez point changé du tout puisqu'à l'heure présente, comme au temps de vos débuts, certains critiques vous reprochent encore une trop malléable sagesse incompatible, selon eux, avec le culte des beaux périls.

Il n'est, de fait, aucune surprenante gaucherie, nulle faute exquise, pas un accord inentendu que vos poèmes tant anciens qu'actuels n'éludent avec une déconcertante adresse.

D'un bout à l'autre et du premier au dernier, ils sont parfaits comme il sied qu'ils le soient venant de l'homme que vous fûtes, êtes et demeurerez.

Attendez-vous donc à ce que de nombreux exégètes s'efforcent un jour de rechercher les raisons de cette perfection surnaturelle et profèrent, en l'occurrence, d'énormes mais savantes bourdes auxquelles j'aimerais, ne fût-ce que pour prendre date, adjoindre, dès maintenant, quelques sottises de mon cru.



Pour ce faire, si vous m'y autorisez, Monsieur, je m'immiscerai dans votre vie intime et vous restituerai pour quelques instants, en lieu et place de votre glorieux nom adoptif, celui plus voyant peut-être, mais également prédestiné, qui vous fut donné le 14 avril 1874 par l'auteur de vos jours :

Franz Folie!

Vous vous appelez alors Franz Folie et, qui plus est, tout en vous appelant Franz Folie ou mieux, parce que vous vous appelez Franz Folie, vous êtes poète, votre front respandit, votre cœur éclate, vos lèvres chantent et l'arbre magique de l'Université vous lance au visage ses rossignols et ses fleurs.

Franz Folie!

Ce nom aérien, depuis toujours étonné de souveraines vertus, votre père vous l'apporte serti de constellations choisies parmi les plus radieuses de son ciel d'astronome et je ne jurerais point que, préjugant votre gloire, il n'ait, pour embellir encore le présent qu'il vous fit, décroché dans un coin du firmament deux ou trois comètes empanachées des rimes de vos futurs sonnets.

Considérez, Monsieur, l'adorable prodige qu'est alors votre vie :

Tant que vous n'aurez pas pris conscience de vous-même, vous resterez, si j'ose dire, « Du Côté de chez Folie », et pour faire honneur à votre nom tintinnabulant comme clarines au soleil, vous jouerez à corps perdu, si pas avec les comètes qui vous fouetteraient sans profit l'imaginative, du moins avec quelques menues étoiles que parfois, un peu distrait, votre père oublie le soir dans votre berceau.

Les années passent quand, un beau jour, votre jeune désir aidant, le Songe vient à votre rencontre, mais tandis que pour l'accueillir vous suivez l'exemple de maîtres judicieusement préférés, quelques passants équivoques, chassés d'un temple rebelle à leurs chants inouïs, vous invitent à les suivre et, sans attendre votre réponse, arrêtent leur inquiétante caravane devant votre seuil.

Baudelaire, qui mène cette pathétique troupe de vivants et de morts, devine autour de votre front l'auréole qu'il s'est tant de fois souhaitée; Rimbaud à la veille de gréer son *Bateau ivre*, plonge et replonge, pour on ne sait quelle secrète rédemption, son regard brûlé dans l'onde innocente de vos yeux; Mallarmé vous tend sa lyre de diamant; Verlaine, sa flûte enchantée; Lautréamont, son sceptre d'ébène et d'or, Laforgue son plus bleu clair de lune; Corbière, un peu d'écume du large cristallisée dans des strophes de feu, et Gérard de Nerval, délaissant la Loreley qu'il ensorcelle de ses chants prophétiques, vous glisse aux doigts les clefs de l'absolu.

Heure ambiguë que celle-ci, puisque malgré les injures qu'ils soulèvent au passage, tous ces déshérités du sort traînent peut-être après eux la gloire que vous cherchez.

Non pas la gloire sans doute dont les âmes quiètes louent le visage impassible, le laurier vernissé et les rigides contours, mais une gloire crispée sur un interminable appel, une gloire s'arrachant à nos trop paisibles bonheurs pour tendre vers un azur balafre d'éclairs, une gloire de malheur et de béatitude enfin, qui, tout en crucifiant ses élus sous les crachats des foules, leur réserve parfois, après mille avanies, une place

*Dans les rangs bienheureux des Saintes Légions.*

Un instant vous hésitez, Monsieur, comme tout être à qui parle soudain une voix venue d'au delà de la terre, et nul ne peut dire ce qui serait advenu de vous si vos maîtres, brusquement alertés, n'étaient accourus à votre secours.

Flairant le danger, d'un geste ils vous prosternent devant les dieux qu'ils représentent et pour mieux vous assujettir à leur

rituel, ils évoquent devant vous, parés de couronnes dérisoires, les innombrables victimes des grands réprouvés dont vous venez à votre tour de subir le rayonnement singulier.

Vous me dispenserez, Monsieur, de faire défiler ici ce mélancolique cortège et de jauger au goût du jour des œuvres à la fois complexes, naïves, bien-disantes et pleines de subtils artifices, dont les unes se sont évaporées, certes, dans leurs propres ténèbres, mais parmi lesquelles il en est de fort séduisantes qui réjouissent encore notre esprit.

Que vous ne les ayez ni suivies ni écoutées, comment vous en tenir rigueur?

Ne les disait-on pas tributaires de l'étranger et attentatoires par leurs discutables trouvailles, leurs rythmes désaxés et leurs confusions volontaires à ce doux parler de France moins vénéré peut-être des Français eux-mêmes que des Wallons de votre sorte?

Français, vous l'étiez d'ailleurs un peu par vos parents Ansel — ou Ancel — qui, depuis trois siècles, entre Quévy et Paris, perpétuent les claires traditions de leur race, si bien que, pour prémunir vos dons lyriques contre de fâcheuses extravagances, vous ne pouviez mieux faire que de vous réclamer d'aussi pertinentes autorités.

Ce sont donc ces Ansel, unis à vos dieux et à vos maîtres, qui s'empareront de votre destinée et, pour affirmer leur victoire, dicteront sans tarder au Franz Folie que vous avez renoncé d'être trois délicates et précises merveilles d'art théâtral.

Rappellerai-je qu'à leur sujet on cita le nom d'Edmond Rostand et celui, plus oublié, du Paganini de la rime, Guillaume du Bois, dit Crétin, à qui, par déférence admirative, notre Jehan le Maire dédia le troisième livre des *Illustrations de la Gaule*?

Rappellerai-je aussi que *L'Ecole des Romanesques* fut jouée à Paris par M<sup>lle</sup> Sully et M. Jean Weber, de la Comédie-Française; *Le Codicille*, au théâtre du Parc, où le regretté Gournac, qui en appréciait la finesse, lui avait réservé des décors et des interprètes excellents; *L'Ecole de Werther*, au Gymnase de Liège, où elle reçut un chaleureux accueil?

Il n'empêche que, tout en chérissant ces œuvres charmantes comme les filles de votre intelligence et de vos méditations, vous ne leur avez point gardé cette tendresse profonde que l'on n'accorde qu'aux enfants de l'amour.

Longtemps, vous différerez leur publication dans la *Revue générale* d'où jusqu'ici, et je le déplore, vous n'avez pas jugé nécessaire de les sortir, et il faudra que sonne l'année 1925 pour que de la pénombre où il se complaisait sans raison, votre nom s'encadre enfin d'une triomphale auréole.

\* \* \*

1925... L'année des *Muses latines*!

Je sais bien que quatre ans plus tôt vous aviez fait paraître *Le Grand Voyage du Roi des Belges aux Etats-Unis*, mais vous me concéderez que, malgré de hauts mérites littéraires et sa documentation doublement émouvante depuis le 17 février 1934, on ne peut tenir ce parfait ouvrage que pour une sorte de mémorial très précieux.

En 1925, vous avez cinquante et un ans, et c'est après plus d'un demi-siècle d'apprentissage que vous vous décidez à nous initier à votre grand œuvre.

A cinquante et un ans, alors que depuis six lustres il n'est point de jour où ne s'évadent en stances, odes et sonnets vos fécondes rêveries, vous jetez en pâture à une opinion publique orientée vers maints autres soucis un livre admirable dont chaque page abonde, comme le dira M. Charles Bernard, « en alexandrins rendant le son d'une sandale d'or sur les dalles d'un temple ».



Albert Giraud, l'intransigeant et magnifique Albert Giraud, l'offre aux méditations des trop nombreux jeunes hommes em-pêtrés dans leur tortueux génie; Henri de Régner, Louis le Cardonnel et Pierre de Nolhac qui y sentent frémir plus que jamais l'âme de leur chère Italie, en jalourent comme des amants éconduits les miracles d'éloquence, de gentillesse et de subtilité.

Taillés selon l'heure, soit dans le roc, le marbre, le ciel ou la verdure de paysages bien ordonnés, soit dans la pensée ou la chair de modèles célèbres, comment vos impeccables sonnets n'auraient-ils pas séduit de tels joailliers du verbe qui y retrouvaient, vivifiées au contact d'un esprit soudain touché par la grâce, les merveilleuses thaumaturgies de José Maria de Hérédia, leur Maître, et les nobles évocations de notre Emile van Arenberg dont vous occupez, Monsieur, le fauteuil!

Quel plaisir eût pris notre regretté confrère à discuter ici avec vous les mérites respectifs du quatrain et du tercet, les sévères lois du sonnet en vers de douze, de dix ou de huit pieds, les surprises du sonnet estrambot et la splendeur jaillissante qu'implique l'ultime vers d'un sonnet bien venu!

Ses *Médailles*, fruits, si j'ose dire, d'une méditation encore plus prolongée que la vôtre — ne mit-il pas près de soixante ans à les frapper? — attestent, comme vos *Muses latines*, les scrupules quotidiennement renouvelés d'un maître ouvrier toujours mécontent de soi, et pour vous, qui excellez aux alexandrins royaux, combien n'en saluerez-vous pas au passage dans l'œuvre de votre éminent prédécesseur auquel vous me permettez d'adresser en même temps, mais moins bien que vous, l'hommage d'un déférent souvenir?

Béni soit l'heure, Monsieur, où, répondant à nos impatiences, vous nous avez enfin livré l'œuvre de votre plus grand amour!

Car en attendant celui qui, tout périssable qu'on le prétende, ne meurt jamais sans exhausser un être de votre qualité, celui qu'en homme heureux vous deviez rencontrer peu après sur une route embellie depuis lors de toutes les faveurs imaginables, vous qui, dès l'enfance, aviez erré dans les plus sublimes contrées sans y trouver réponse à vos songes secrets, un jour, pareil à ces pèlerins de jadis qui le sac à l'épaule et l'ivresse au cœur, bravaient les pires dangers pour s'épanouir aux lumières d'Italie, vous avez découvert la beauté sur les rives d'une mer étincelante où se mire à jamais le sourire de vos dieux.

Ni la grave Allemagne d'autrefois qui chaque année vous offrait aux vacances, avec la leçon de Goethe et de Schiller, ses fleurs sauvages, ses châteaux hantés et les mystérieux appels de Siegfried et de Tannhäuser, ni l'empire des Pharaons où votre compagron de route, Maurice Barrès, souhaitait « reposer avec les rois et les gouverneurs de la terre qui se bâtissent des solitudes », ni la très envoûtante Amérique qui, en eussiez-vous exprimé le désir, aurait, pour vous plaire, ressuscité dans quelque onde nouvelle la voix et le visage d'un Walt Whitman ou d'un Edgard Poe, ni même les humbles mais irrésistibles charmes de votre terre natale, n'étaient parvenus à galvaniser votre âme éprise jusqu'alors de jeux sans réel lendemain.

Brusquement, Messine, que vous aviez entrevue de nuit, lors de votre voyage d'Égypte, prélude à l'enchantement :

« Les mille lueurs de Messine que nous longeons ce soir m'obligent avec tous mes compagnons à me pencher sur les deux bastingages et mon rêve, comme un rêve de jeune homme, par-dessus la mer frémissante, aux bords parfumés d'Italie et de Sicile, croit effleurer le bonheur », écrit Maurice Barrès le soir même où, sur le même bateau, votre rêve de jeune homme, illuminé, lui aussi, par les mille lueurs de la ville lointaine, s'empare amoureuxment du bonheur qui s'avance vers lui.

Et la magique aventure se prolonge : après Messine, c'est Venise qui vous prête ses canaux où se prélassent, au gré des gondoles complices, de prestes fantômes masqués.

Puis encore, si je m'en réfère à une de vos lettres, « vous vous éprenez passionnément de Rome, moins des ruines de l'antiquité que des jeunes fleurs qui poussent sur elles, des beaux jardins et des vieilles basiliques de Florence et de Sienne aussi où les primitifs vous émerveillent plus que Raphaël ou le Titien, non tout de suite, mais par lente conquête.

» Ce qui vous enchante en Italie, ajoutez-vous, outre les décors et la lumière, c'est qu'on y ressent la présence réelle, constante et familière de cette antiquité latine dont l'humanisme nous a nourris. Un masque de Faune, au lac de Garde, dégorge un mince filet d'eau pure au bassin de marbre d'une fontaine, tandis qu'une voile passe sur la grande nappe bleue — et l'on voit resurgir Catulle et Virgile qui ont vécu là. »

Imagine-t-on plus noble tribut à la gloire d'une terre élue et plus fervent hommage d'une âme éprise des leçons qu'elle y puisa?

D'un bout à l'autre de vos *Muses latines*, comme de *La Flamme et la Lumière* qui les prolongent, éclate donc votre joie de vivre, d'être heureux, de vous sentir soulevé au delà de vous-même par une force intérieure à laquelle participent vos songes et votre élan lyrique, votre âme fleurie de pures images et votre chair secrètement dévastée, votre cœur où va s'inscrire en lettres de feu le nom de la Bien-Aimée attendue et surtout votre don prodigieux du verbe qui vous octroie, à chaque heure du jour et de la nuit, le pouvoir de faire éclore autour de vous toutes les voix de la terre et du ciel.

A quelque endroit qu'on les interroge, vos sonnets, vos odes et vos stances éparpillent ainsi leurs constantes féeries qui, d'ailleurs, n'ont point manqué et ne manqueront jamais plus de fasciner les entremetteurs tumultueux du vers, embusqués sur la route de tous les poètes célèbres où ils monnaient le plus souvent de fort maladroite façon, mais toujours à leur profit, l'or vierge dont ils se sont emparés.

Je n'infligerai donc pas à vos strophes la défaveur d'une lecture publique, me réservant, chaque fois que le désir m'en vient, de vous suivre silencieusement, comme un ami très cher, dans l'opulent univers que vous vous êtes créé.

Car tout retentissant qu'il soit d'harmonies familières, cet univers est bien à vous : dès qu'elle le souhaite, votre âme s'y promène nue et quand il lui arrive de sacrifier à son extase les mille tentations qui l'obsèdent, elle rejoint, au seuil même de leurs autels, les dieux qu'elle sert après se les être asservis. C'est elle seule, entre autres, qui parle dans l'émouvante suite de poèmes que vous placez sous l'égide d'Antonio Fogazzaro.

L'œuvre et l'artiste vous avaient à un tel point conquis, son petit monde d'autrefois s'était si tendrement imposé à vos pensées que même après vous être complu de longs mois durant, à l'insigne caresse des lauriers romains, vous gardez à celui qui sut vous émouvoir par ses simples qualités d'honnête homme, une place choisie que n'oserait lui disputer aucun de vos autres héros.

Si Dante, que vous rencontrez un matin non loin des murs de Fiesole, éveille en vous d'inoubliables accents, Goethe, dont vous évoquez la sereine figure sur un rivage devenu sien, cède le pas devant l'hôte à jamais muet du Campo Santo de Vicence et même ces nouveaux Dioscures, Keats et Shelley, échappés de leur île ingrate pour venir s'immoler à la gloire du ciel latin, ne parviendront pas à abolir en vous le souvenir des cloches de Valsolda.

Vertu de l'amitié... Prestige du sentiment... Charme de certains accords mineurs auxquels ne résiste aucune âme un peu tendre, c'est à tout cela, Monsieur, que vous obéissez dans ces vers sans mystère et pourtant si prenants et si beaux.

Mais vous connaissant tel que vous ne cessez de vous révéler à nos yeux éblouis, vous eussiez, je pense, tout aussi bien accueilli le fantôme de quelque autre héros moins crépusculaire dont, au hasard d'une rencontre, votre rêve se fût épris et j'imagine sans



peine l'hymne que dédierait, par exemple, ce rêve détaché de ses dernières contraintes, aux esprits géminés d'Adonaïs et d'Ariel que vous avez déjà commémorés, du reste, dans deux parfaits sonnets.

Excédé des formes, mais vous y maintenant par amour de la pure essence qui s'y distille, vous rejoindriez cette fois l'être, non plus dans ses apparences, mais dans sa sublimité.

Pas plus que vos modèles, vous n'appartiendriez à la terre et si pour nous faire partager votre ravissement vous condescendiez au vain sortilège des mots, ceux-ci, par leur sonorité renouvelée, leurs imbrications audacieuses, leurs correspondances inattendues et leurs prestigieuses suggestions, épouseraient dans nos mémoires le chant des Anges qui déferlait en averses d'étoiles sur le sommeil de Keats et de Shelley.

Argile, marbre, bronze, or, autant de subterfuges inutiles à cette statue triplement mémorable, et même dédaigneriez-vous, au pied du socle que la consacre à l'éternel, l'offrande trop cruelle de la flamme pour celle de la lumière qui vient de naître et de se répandre en vous.

Ainsi toucheriez-vous à cette pureté dernière que nous tenons tous pour l'unique ambition du poète. Ainsi... Mais je me tais, car ce n'est point toujours trahir notre mission que de nous refuser à une aussi dangereuse invite, et n'avez-vous pas eu raison, Monsieur, de fuir l'aventure qu'elle entraîne pour défendre votre persistant bonheur incarné dans trois créatures d'élection dont l'une, musicienne accomplie que je salue avec une admiration sans mélange, allie à son amour pour vous sa foi dans votre abondant, clair et durable génie?

GEORGES MARLOW.

## Emile Van Arenbergh

MESSIEURS,

Un usage qui date de trois siècles impose à tout nouvel élu que reçoit une Académie un discours de remerciement où se combinent, délicatement dosées, une fierté qui s'explique de reste, une confusion réelle ou feinte, et avant tout une gratitude qui, elle du moins, ne peut être que sincère. Encore que ma reconnaissance pour les confrères qui m'ont appelé à siéger ici soit profonde et qu'en prenant place parmi eux je me sente intimement pénétré de l'humilité de mes titres, pour ne pas dire de leur insuffisance, je me vois contraint de déroger à une tradition vénérable et d'écourter les formules de bon ton par lesquelles les récipiendaires, en remerciant leurs électeurs, expriment l'étonnement qu'ils éprouvent d'un honneur qu'ils n'attendaient pas. Jamais, sans doute, ces sentiments n'eussent été mieux de circonstance, — d'autant que le charmant confrère qui m'a souhaité une bienvenue si généreusement indulgente m'a épargné ces fines pointes d'ironie qui sont de règle en semblable occasion et dont on sait depuis longtemps qu'il excelle à les aiguïser. Tout cela demandait de longues grâces; mais, comme dans l'enceinte plus sonore dont nous séparent les frondaisons d'un parc, le « temps de parole » est mesuré ici, où l'on était déjà soucieux d'en rester sagement économe.

Je serai donc bref, — non sans regret, car, on l'a dit, « le laco-nisme nuit parfois à la politesse ». Il convient cependant — ne fût-ce que pour expliquer à d'aucuns un choix qui a pu les sur-

prendre encore plus qu'il n'a fait moi-même — de marquer que, si mes confrères m'ont désigné pour succéder à un ancêtre du Parnasse belge, c'est sans doute qu'ils y furent poussés par deux raisons fondamentales où mon mérite n'a que peu de chose à voir : Van Arenbergh appartenait à ce groupe de la *Jeune Belgique* dont je fus, longtemps après lui, une tardive et modeste recrue, et l'Académie a voulu qu'un milicien des dernières classes rendit hommage au vétéran qui, au temps de sa verte jeunesse, avait fait les premières campagnes; et puis, comme mon prédécesseur s'était spécialement consacré au sonnet, elle a présumé qu'il aurait chance d'être loué avec une certaine pertinence par un cadet qui, lui aussi, aurait pratiqué cette escrime. Mais ceux qui s'y livrent se font rares : ayant donc à pourvoir, cette fois, au remplacement d'un sonnettiste, vous avez dû chercher, Messieurs, un exemplaire de cette espèce qui paraît en voie d'extinction; et, l'ayant enfin découvert dans l'ombre où il restait caché, vous avez été tellement aises de cette rencontre inespérée que vous n'avez pas, comme on dit, regardé à la qualité. Vous réclamiez un sonnettiste : il vous en tombait un du ciel, et le reste vous importait peu.

Du ciel, c'est bien le cas de le dire : car il me plaît de croire, Messieurs, que je dois un peu mon bonheur au souvenir d'un père qui vécut en étroite familiarité avec les étoiles et les nombres. Les astronomes et les poètes ont les plus sérieuses chances du monde de se rencontrer... dans les nuages. Et voyez comme leurs routes s'y croisent : la Voie lactée nous a conduits, mon père et moi, jusqu'à l'Académie; et si quelque chose peut accroître la joie que j'ai de m'y trouver, c'est de l'y retrouver lui-même, présent en esprit auprès de moi. Le centenaire de l'Observatoire, dont il fut l'un des directeurs, sera célébré en grande pompe mercredi prochain, ici même, et l'on y entendra encore — cette fois prononcé plus gravement — ce nom de Folie, ce vieux nom que, depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, on a vu dignement porté par une longue lignée d'hommes de robe qui ont bien servi leur pays dans l'exercice de charges publiques, en attendant qu'un nouveau lustre emprunté aux constellations vint redorer leur antique patronyme.

L'exemple de mon père m'a montré que la contemplation des astres et la haute science des harmonies célestes rendent profondément religieux; j'en découvrirai tout à l'heure une autre preuve, lyrique celle-ci, dans les œuvres de Van Arenbergh, où je cueille tout de suite ce beau vers qui peut s'appliquer aussi bien à l'astronome qu'au *stylite* dont il parle :

*Par les trous des soleils il voit Dieu resplendir...*

\* \* \*

Mais quittons les sphères éthérées et redescendons sur la terre. Je remplace donc dans votre Compagnie un poète de la *Jeune Belgique*, et qui fit surtout des sonnets. Et voilà fixé à l'avance, entre deux points bien définis, l'ordre de l'éloge académique qu'il m'appartient de prononcer.

Au vrai, je ne saurais oublier qu'avant d'être l'auteur des *Médailles*, mon prédécesseur fut le maître des poètes de la *Jeune Belgique*, et je trahirais sa mémoire si, avant de parler de lui, je n'évoquais pas le souvenir de ses élèves qui, à leur tour, devinrent des maîtres dans l'art des vers. Bien qu'il fût leur aîné à tous, Emile Van Arenbergh, ici, restait le dernier survivant de cette équipe de jeunes gens audacieux qui, vers 1880, résolurent de faire en Belgique une révolution littéraire : comme notre confrère Valère Gille, — qui reste, lui, l'unique survivant des directeurs de la fameuse revue, — il aura vu ses amis, un à un, le devancer, parfois avant l'heure, au seuil de la porte mystérieuse dont l'arche, ouverte sur la grande nuit, encadre un abîme constellé. A quelques



rare exceptions près, citer les noms des « Jeune-Belgique », c'est maintenant faire l'appel des morts.

Maurice Warlomont, qu'on appelait Son Impertinence Max Waller, et qui, d'un séjour sur le Rhin, avait gardé aux ondes de sa chevelure un reflet de lune romantique et un parfum de petite fleur bleue, disparaissait à vingt-neuf ans, emportant avec lui le secret d'une espièglerie cavalière à laquelle s'alliaient tout ensemble une diplomatie avisée et le tempérament d'un chef. Georges Rodenbach, nimbé encore des rayons de sa jeunesse blonde, s'éteignait à quarante-trois ans comme une lampe discrètement voilée, et sa barque laissait à jamais, sur les canaux dormants de Bruges, un sillage de mélancolie. Charles Van Lerberghe, ce frère d'Ariel, ce pur poète pour qui les songes étaient la vraie réalité, nous quittait en 1907 et retrouvait le climat de son âme en rentrant au royaume des Ombres. Emile Verhaeren, chantre épique et visionnaire halluciné, s'en allait, lui, en plein tumulte, et sa fin tragique s'accordait au pathétique de son œuvre tourmentée. Ceux-là, mes chers Confrères, la mort les empêcha seule d'être des vôtres, et, comme ce siège fleuri de roses qu'au banquet de protestation offert à Camille Lemonnier, ils avaient réservé à l'Ombre d'Octave Pirmez, mort de la veille, un fauteuil idéal leur reste, parmi vous, pieusement voué.

La légion des jours héroïques — dont une cohorte, avec armes et bagages, avait rallié les drapeaux du *Coq rouge* — se trouvait donc cruellement décimée quand l'Académie fut fondée par Jules Destrée, alors ministre, qui avait compté lui aussi, avec son frère Olivier-Georges, au nombre des premiers « Jeune-Belgique ». La Gironde de la tradition et la Montagne du modernisme en art se réconcilièrent aisément dans cette assemblée d'Immortels, qui consacrait d'un lustre égal le talent des uns et des autres.

Immortels, on connut trop tôt qu'ils ne l'étaient que par fiction : après quelques années à peine d'Académie, Iwan Gilkin fermait ses yeux aigus et clairs de « médecin qui dissèque les âmes », nous laissant à tous le souvenir d'une bonté exquise, déguisée derrière un masque de satanisme, et d'une intelligence ouverte à tous les souffles spirituels. Cinq ans plus tard, Albert Giraud s'évanouissait à son tour dans une gloire de soleil couchant, — Albert Giraud, ce magicien du verbe, aussi somptueux dans ses vers qu'étincelant dans ses polémiques, et qui fut peut-être, en dépit d'une âme tendre et souverainement noble, le meilleur faiseur de bons mots qu'ait eu, depuis le prince de Ligne, ce pays qui ne se targue pas d'afficher à tous les coins de rue un bureau d'esprit patenté. Puis, les Ombres des Champs-Élysées rappelèrent à elles Fernand Severin, un isolé irréductible, ni Parnassien, ni symboliste, poète tout court, mais avec quelle pureté et quelle intensité d'accent dans la chaste nudité d'une forme qui semble hériter de Virgile et de Racine leurs plus secrètes, leurs plus ensorcelantes musiques ! Enfin, depuis longtemps cloîtré en une solitude monacale, Max Elskamp, pieux imagier d'une candeur subtile et savante, enlumineur des naïves « Notre-Dame » qui sourient aux carrefours d'Anvers, s'endormait dans ses rêves d'enfant, bercé par une chanson lointaine qui lui parlait de la mer et des îles...

Tels sont, pour s'en tenir aux poètes, les noms qu'a inscrits la Belgique dans la littérature française. Relisons ce tableau d'honneur : Georges Rodenbach, Charles Van Lerberghe, Emile Verhaeren, Max Elskamp, Iwan Gilkin, Albert Giraud, Fernand Severin, — et je ne cite que les morts. Je vous le demande : est-il au monde un petit pays qu'ait illustré une pareille pléiade poétique ?

Pour les nouvelles générations, les exploits de la *Jeune Belgique* s'enfoncent dans les brumes du passé, prennent les teintes vagues de la Légende et entrent dans l'histoire littéraire. Pour moi, qui ai pris autrefois une part — bien modeste, j'y insiste — à ces fastes aujourd'hui glorieux, ce n'est pas sans mélancolie que j'évoque ainsi le souvenir de poètes qui, lorsque j'avais vingt ans,

étaient encore appelés des « jeunes » et faisaient figure d'émeutiers.

Voici, hélas ! plus de huit lustres qu'une conférence donnée par Paul Verlaine, et que j'écoutais à côté de mon vieil ami Thomas Braun, me permet à la fois de faire la connaissance d'Iwan Gilkin et d'entrer à la *Jeune Belgique*, en sautant gaîment par-dessus les exhortations de prudence de mes bons maîtres de Saint-Louis, que ne laissent pas d'inquiéter quelque peu les hardiesses formelles et morales avec les cercles bien-pensants d'alors dénonçaient chez nos Parnassiens. Inquiétude au reste explicable, puisque Verhaeren et Giraud avaient dès lors publiquement renié, avec la foi de leur enfance, les doctrines de l'*Alma Mater*. Je me dois de rendre ce témoignage à mes maîtres de la *Jeune Belgique* qu'ils laissent libres toutes les croyances et ne prêchaient à leurs disciples que la seule religion du Beau. Si j'ai commis à leur contact un péché, c'est celui d'orgueil : accueilli par ces grands poètes que j'admirais dès le collège, je ressentais la fierté d'un conscrit que des généraux chevronnés traiteraient à peu près en égal.

La *Jeune Belgique* ! Il faut s'être éveillé aux curiosités littéraires vers le déclin du siècle dernier, pour apprécier l'étrange prestige qu'il y avait dans ces deux mots-là : ils enflammaient les débutants de cet enthousiasme ingénu qu'on n'éprouve qu'à l'âge virginal et qui ressemble, dans son ardente pureté, à la ferveur des néophytes. La maison de Paul Lacomblez, l'éditeur des « fauves » de ce temps-là, exerçait sur notre jeunesse une sorte d'attraction magnétique : les titres des livres et les noms d'auteurs belges qui occupaient toute la vitrine de droite, celle de gauche étant réservée aux œuvres des écrivains français, nous donnaient des éblouissements et résonnaient à nos oreilles à la façon de ces fanfares martiales qui mettent de l'héroïsme au cœur. La *Jeune Belgique*, ce n'était pas seulement, pour les poètes en herbe d'alors, l'enseigne d'une revue et d'un groupe : c'était le signe de ralliement de quiconque aspirait chez nous à un renouveau littéraire ; c'était le clairon éclatant qui sonne l'attaque aux jeunes recrues impatientes de marcher au feu ; c'était le glorieux étendard qui, après tant de rudes batailles, promenait encore infatigablement, à travers de nouvelles mêlées, les noms des victoires d'autrefois qu'il portait brodés dans ses plis.

Voilà, sans doute, bien des images guerrières : les « Jeune-Belgique » n'en employaient guère d'autres pour parler de leurs propres luttes, et j'accorde que les hommes de lettres, qui écrivent eux-mêmes leur légende, abusent parfois des métaphores empruntées à la vie des camps. Il arrive qu'Apollon, par jeu, dérobe à Mars sa panoplie. Or, appliqués à la littérature, — qui est, du moins à l'ordinaire, le fait de gens d'humeur paisible, — ces termes de *bataille*, de *victoire* et d'*héroïsme* prêtent un peu à sourire, maintenant surtout qu'une dure réalité leur a rendu leur véritable sens, auguste et terrible à la fois. Cependant, comme toute entreprise qui implique une révolution, la campagne de la *Jeune Belgique* fut en vérité un combat, et qui souvent a exigé un fier courage de ceux qui le livraient : combat contre l'indifférence et les préjugés d'un public qui, content de vivre de bonne soupe, se souciait peu de beau langage ; combat contre les préventions que gardaient alors, à l'égard de tout ce qui ne portait pas perruque, les maîtres de notre enseignement, esclaves de routines arriérées ; et combat contre les dédains des pouvoirs publics de ce temps-là, non encore conquis à l'idée qu'une jeune nation ne prend vraiment conscience d'elle-même que par l'œuvre de ses écrivains, et que les beaux livres, eux aussi, sont un article d'exportation qui contribue au prestige d'un pays.

Telle était la situation vers l'an 1880. Les choses, depuis lors, ont changé : le public et les professeurs n'ignorent plus les écrivains belges, et le gouvernement lui-même montre à nos Lettres une bienveillance qui, si elle connaît des limites que je suis à même de mesurer, s'est manifestée néanmoins par des preuves assez



éclatantes, au nombre desquelles il est permis de mentionner au premier rang la création de cette Académie.

Ce changement, non pas radical, mais tout de même sensible et sérieux, c'est aux campagnes persévérantes de la *Jeune Belgique* qu'on le doit, comme au talent des prosateurs et des poètes qu'elle rassemblait dans une communion enthousiaste, une ferveur désintéressée, un amour de l'Art pour lui-même qui eurent quelque chose d'héroïque. Ce grand mot, le voilà encore : ce n'est pas le prostituer que l'appliquer à l'audace de ces « jeunes » qui engageaient ainsi la lutte contre tant de puissances hostiles. Lutte que plus d'un d'entre eux, sans doute, croyait d'avance condamnée à l'échec. Fidèles à leur devise : « Ne crains », ils livraient quand même cette bataille dont la suite semblait incertaine, car ils pensaient avec le Taciturne qu'il n'était pas nécessaire d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer. La victoire — une victoire glorieuse — a récompensé leur courage, et cette escouade d'étudiants qui, dans ses premières escarmouches, était conduite par un éphèbe beau comme un jeune dieu de l'Hellade, a réalisé ce miracle d'éveiller de sa léthargie un peuple, endormi dans ses aises. Les « Jeune-Belgique » nous ont dotés d'un climat moral respirable en dissipant les brumes opaques qui jadis pesaient sur les mares « où les grenouilles coassent dans l'étang d'indifférence », comme disait ce charmant Charles Cros qui fut du nombre de leurs amis et collaborateurs français. D'abord moqués, vilipendés, regardés en ennemis publics, puis écoutés, — avec méfiance, sans doute, mais enfin écoutés, ce qui était bien quelque chose! — ils ont fini par recruter autour de leur vaillante phalange une audience toujours plus nombreuse et qui, depuis, ne s'est pas dispersée... Si nos écrivains, aujourd'hui, possèdent des lecteurs attentifs, s'ils ne sont plus un objet de risée pour les maîtres de l'enseignement et pour les hommes qui détiennent le pouvoir, si l'essor des Lettres nationales suscite parmi le public belge un intérêt dont à elle seule témoigne la brillante assistance qu'on voit s'empressez fidèlement aux séances de cette compagnie, je le répète : c'est aux « Jeune-Belgique » que l'on doit cette évolution, et il y aurait ingratitude à ne pas le proclamer hautement.

On leur a reproché, depuis, d'avoir été parfois injustes à l'égard de leurs devanciers, — et il est vrai qu'un Van Bommel, un Potvin même méritaient mieux que leur oubli ou leurs sarcasmes; mais la jeunesse excuse de pires erreurs. De leur temps même, leurs détracteurs les accusaient de former une chapelle où les officiants, tour à tour, s'encensaient avec componction, — et, de fait, ces jeunes écrivains se louangeaient les uns les autres; mais, cependant que M. Taine, François Coppée et Joris-Karl Huysmans les applaudissaient à Paris, aurait-on voulu, par hasard, les entendre se siffler entre eux? Enfin, on leur fait grief d'avoir employé d'aventure certains procédés barnumesques, — et certes, il y eut bien quelque outrance dans leurs fantaisies juvéniles; mais derrière cette parade foraine, on trouvait toujours un spectacle, propre à ravir les délicats. C'est pour rendre leur monde attentif au chant des violons et des flûtes qu'ils battaient ainsi la grosse caisse; et la manière en était bonne, puisque, par une heureuse fortune qui ne s'est pas renouvelée depuis, cette revue de jeunes gens frondeurs connut la vogue au point qu'on vit, aux étalages, des « cigares Jeune-Belgique », une marque de « liqueur Jeune-Belgique » et même des « cravates Jeune-Belgique ». C'étaient là des consécration qui, pour n'être pas officielles, avaient bien leur sens et leur prix. D'autres « jeunes », plus tard, ont joué de la grosse caisse à tour de bras sans éveiller les mêmes échos : peut-être la peau d'âne vibrerait-elle, dans leur orchestre, mieux que les cordes qui font chanter l'âme des violons. On est virtuose comme on peut!

\* \* \*

Pour bien comprendre cette *Jeune Belgique*, que l'on appelait amilièrement « la Jeune » et qui fut vraiment toute jeunesse par sa crânerie, son entrain, sa gaité, ses défis aux idées courantes, son enthousiasme et ses irrévérences, il importe de ne pas oublier, qu'elle gardait, de ses origines estudiantines et louvanistes, le goût de la fronde, des bagarres, des bravades et des farces bouffonnes qui scandalisent les « philistins ». Comment la *Jeune Belgique* naquit d'un journal d'étudiants, *La Semaine*, notre confrère Georges Doutrepont l'a conté de façon charmante, et l'histoire n'est plus à refaire. Qu'il me suffise donc de rappeler qu'en 1878, la Société littéraire de Louvain groupait par hasard trois jeunes gens dont la rencontre devait bientôt exercer une grande influence sur les destinées de nos Lettres. C'étaient Emile Van Arenbergh, Iwan Gilkin et Verhaeren. Tous les trois versifiaient déjà; mais, tandis que les deux derniers s'y montraient encore inexperts, mon prédécesseur, leur aîné, possédait dès lors, et à fond, tous les secrets de l'art poétique « C'était un maître. Il fut le nôtre », notait Gilkin, quelque trente ans après cette rencontre mémorable. En ces temps-là, Van Arenbergh portait sur de puissantes épaules une tête dont le volume énorme était encore exagéré « par une véhémence chevelure noire ». Il avait une voix lente et grave, des gestes volontiers solennels, et un accent dont la saveur décelait l'ascendance louvaniste. Ses amis le considéraient, unanimement, comme le meilleur d'entre eux. Idéaliste jusqu'à la moelle et chevaleresquement chrétien, sa jeunesse connut, par moment, des accès de don quichottisme : c'est ainsi que, préoccupé de la rédemption des pécheresses, il méditait, sans crainte du ridicule, d'amener sur la route de Damas les malheureuses qui s'engageaient sur le chemin de Buenos-Ayres...

Son apostolat poétique fut de beaucoup plus efficace : en retouchant les vers encore boiteux de Verhaeren, d'Iwan Gilkin et, un peu plus tard, de Giraud, il leur enseigna ce métier que l'on n'apprend point dans les livres et leur mit aux mains un outil dont on sait qu'ils firent bon usage. Ce magistère, qu'il exerçait sans la moindre ombre de pédantisme, marque à peu près les limites de la place remplie par mon prédécesseur dans l'histoire de la *Jeune Belgique* : en effet, voué par ailleurs aux austères études juridiques (il collaborait aux *Pandectes* d'Edmond Picard, dont il fut le stagiaire et auquel il garda toujours une affection reconnaissante), puis bientôt requis par cette charge de juge de paix qu'il occupa jusqu'à la fin de sa carrière et qui, malgré la bonhomie légendaire qu'il y apportait, lui imposait l'obligation d'une stricte respectabilité, il fut surtout un homme de cabinet et vécut, par devoir d'état, à l'écart des luttes tapageuses que livraient ses bouillants cadets. Il devait même renoncer jusqu'au bout à cette direction de la revue que ses amis assumèrent tour à tour. Le rôle actif qu'il a joué dans la geste de la *Jeune Belgique* reste borné à la courte période de ses origines louvanistes : ce fut celui d'un « maître-d'œuvre » qui forme des apprentis en art. Rôle effacé, parfois ingrat, et qui suppose chez celui qui l'accepte une abnégation peu commune : Van Arenbergh y mit un zèle d'apôtre et s'estima trop payé de ses peines lorsqu'il put voir ses jeunes élèves fouler l'âpre route du Parnasse d'un pas si ferme que leur empreinte s'y annonçait dès lors indélébile. Certains, sans doute, iraient plus loin et monteraient plus haut que lui-même : il le savait, mais son grand cœur n'en concevait nulle amertume. Leur lente ascension vers les cimes, c'était un peu son œuvre à lui, et il y a toujours, chez le maître penché sur l'éclosion d'une âme, un je ne sais quoi de paternel qui touche aux fibres les plus intimes de l'être. Les élèves de Van Arenbergh s'appelaient Giraud, Gilkin et Verhaeren, — et, sans lui, nul ne pourrait dire s'ils eussent été exactement ce que nous savons tous qu'ils furent. Apparemment, ce titre de gloire suffisait au poète modeste — trop modeste en réalité et trop exigeant pour lui-même — que j'ai l'honneur de



remplacer ici : car, content de voir ses disciples publier recueil sur recueil, il attendit plus de quarante ans pour faire paraître l'unique volume de vers que l'on ait de lui, ces *Médailles* qu'il avait patiemment modelées dans les loisirs que lui laissaient ses audiences de justice de paix et ses graves travaux des *Pandectes*.

Sans doute est-ce la pratique constante du sonnet qui avait valu au jeune Emile Van Arenbergh une maîtrise étrangement précoce : car la rigueur, la précision, l'étroitesse même de cette forme prosodique en font la meilleure discipline. Et il faut bien qu'il y ait dans le sonnet je ne sais quelle vertu mystérieuse et quelle architecture logique, puisque, depuis six cents ans qu'il existe, il obéit à des lois invariables dans tous les temps et dans tous les pays. Les autres poèmes à forme fixe — comme la villanelle, le rondeau, le triolet, la ballade même — ne battent plus que d'une aile blessée. Le sonnet, lui, semble immortel : on lit encore avec délices ceux que nous ont laissés Pétrarque, Ronsard, du Bellay, Keats, Baudelaire, Shakespeare lui-même qui, à l'orée de sa forêt peuplée de monstres, a cultivé ce petit jardin.

A l'époque de la *Jeune Belgique*, le sonnet garde toute sa faveur : il n'est poète de cette pléiade qui ne sonnettise à cœur perdu, et, si Van Arenbergh, Giraud et Gilkin s'y posent en émules de Heredia, le prince du genre, Max Waller et Georges Rodenbach, Verhaeren et Charles Van Lerberghe sacrifient aussi à ce culte. Et vous-même, mon cher Georges Marlow (peut-être l'avez-vous oublié), c'est un sonnet qui signala votre entrée à la *Jeune Belgique*, — un sonnet où, rompant du reste avec les règles traditionnelles, vous laissiez entrevoir déjà cette fluidité déliée qui fait de vous le proche parent des vaporeux poètes anglais, auxquels vous rattache par ailleurs un nom qui reporte nos souvenirs à l'époque élisabéthaine.

Avant de vouer au sonnet des soins jalousement exclusifs, Van Arenbergh avait écrit de longs poèmes, comme *Les Cyclopes*, *In excelsis*, *A l'Océan*, qu'il n'a pas retenus par la suite, mais qu'il sied tout de même de rappeler. Dans leur lyrisme un peu tendu et leur majesté solennelle, ils sont, sinon d'un grand poète, du moins d'un poète qui aspire — et touche souvent — à la grandeur. De la terre, les cimes seules l'attirent, et, s'élevant encore au-dessus d'elles, il gagne, par delà les nuages, les espaces intersidéraux dont Dieu remplit le vide immense. Là-haut, il plane superbement

*Dans l'effrayante paix de l'infini sacré...*

L'infini, c'est son élément : la mer, le ciel, les profondeurs de l'âme, et ces abîmes de la pensée qui donnent un vertige pascalien, voilà son milieu naturel et l'atmosphère où il respire à l'aise dans son ardente soif d'absolu. Sa poésie, dans ses grandes pièces, est plus astrale que planétaire : elle converse avec les soleils et elle leur apprend à épeler le grand nom de l'Être incréé.

Les limites restreintes du sonnet devaient fatalement resserrer l'inspiration d'un tel lyrique, et l'on sent qu'il s'y trouve parfois un peu gêné dans ses mouvements : sa large envergure, dans cette cage, ne peut se déployer qu'à demi, et l'on devine plutôt qu'on ne voit de quels coups d'aile il est capable. Prisonnier de la geôle étroite où il s'est enfermé lui-même, il cherche à s'y donner plus d'aise en brisant la règle qui exige que les deux quatrains d'un sonnet soient construits sur deux rimes seulement. Et sans doute, il élude ainsi la plus grande contrainte de cette forme en lui enlevant précisément ce qu'elle a de plus spécifique : deux biges, si bien attelés qu'ils soient, ne peuvent jamais faire un quadrigé. Un Parnassien de la stricte observance formulerait ici un reproche : je préfère montrer par l'exemple que les sonnets irréguliers de Van Arenbergh demeurent beaux. Telle, sa *Mater dolorosa* :

*La Mère, au Golgotha, gisante, étreint la croix,  
Baisant de son Enfant les pieds froids qu'elle adore :  
Les fouets qui le cinglaient la flagellent encore,  
Du gibet qu'il traînait elle a senti le poids.*

*Elle a, près du Martyr, vécu son agonie,  
Saigné du coup de lance et des clous, bu le fiel,  
Et quand, d'un dernier souffle, il cria vers le ciel,  
Les deux cœurs ont mêlé leur détresse infinie.*

*O Dieu! tandis qu'alors ta foudre t'échappait,  
Que la mort, dans ton Christ, toi-même te frappait  
Et remportait sur toi sa victoire éphémère,*

*Peux-tu dire ce qui, dans le plateau sauveur,  
Versant double rançon, contient plus de douleur :  
Est-ce le sang du Fils ou les pleurs de la Mère?*

Un tel morceau me semble égal aux plus beaux sonnets chrétiens que l'on doit au XVII<sup>e</sup> siècle, et Philinte, cette fois, eût pu dire que la chute en est admirable.

Par l'idée comme par la facture, cette pièce procède du classicisme. Voici un autre sonnet : Dante, qui est, lui, nettement romantique :

*Le Vésuve en la mer, comme en un bleu miroir,  
Mire son casque d'or aigretté de fumées,  
Et le jet retombant des laves enflammées  
Mêle une plume rouge à son panache noir.*

*Le poète est semblable au volcan solitaire :  
La foule en bas s'égaie au bord des flots chanteurs,  
Dans la blonde lumière et les molles senteurs,  
Et demande à quoi bon ce stérile cratère.*

*Tel, Dante, plein des cris de ses damnés hurlants,  
Portant comme ce mont un enfer dans ses flancs,  
Sur son siècle surgit, fumant de feux et d'âmes ;*

*Et tout à coup, s'ouvrant dans l'ombre qui s'enfuit,  
En une éruption de cendres et de flammes,  
Il allume, splendide, un soleil dans la nuit.*

Nous touchons ici l'essence même de l'art d'Emile Van Arenbergh, que caractérise avant tout le don des images magnifiques, grandioses, souvent inattendues, presque toujours frappantes et expressives. A la fois brusques, brillantes et brèves, aussi vite éteintes qu'allumées, elles ressemblent à ces météores qui décrivent une course flamboyante et s'évanouissent dans la nuit ou à ces chaudes fleurs des Tropiques qui éclosent dans une explosion pour mourir après un instant.

De ces images qui ne sont qu'à lui, voici quelques échantillons choisis à peu près au hasard :

Si l'océan se plaint éternellement, c'est que

*Dieu l'a cloué vivant dans un cercueil de gouffres...*

Roméo et Juliette regardent

*L'aube écartant la nuit comme un rideau d'alcôve...*

Quand la neige tombe à gros flocons,

*Une nappe d'argent s'allonge au loin sans plis,  
Et le jour disparaît dans des ténèbres blanches...*

Deux images contrastées suggèrent la gloire d'un crépuscule d'été :

*Comme un pourpre pavot entre des épis d'or,  
La lune ardente éclôt dans la moisson d'étoiles...  
Le couchant saigne encor : dans sa plaie écarlate,  
Le fleuve, en s'enfonçant, plonge un glaive vermeil...*



Ces citations suffisent à laisser voir qu'en vrai fils de cette terre flamande où les prestiges de la couleur l'emportent sur les charmes de la ligne, Van Arenberg est peintre d'instinct : tout, chez lui, — sentiments, idées, évocations de scènes bibliques, mythologiques ou historiques, — tout devient forcément tableau. Et il est significatif que le plus beau de ses *Sonnets de guerre*, celui même qui ferme son recueil comme d'un sceau de pourpre et de sang, s'inspire d'un chef-d'œuvre de Rubens.

Le titre de son livre : *Les Médailles*, ne convient qu'à demi à cet art où se trahit un pinceau opulent bien plutôt qu'un burin précis. Il reste que cette suite de sonnets enferme, en des cadres étroits, de chaudes et luxuriantes peintures de la Nature, des Évangiles, de la Légende et de l'Histoire. Les deux fiers morceaux que j'ai lus, et qui sont des œuvres de jeunesse, furent célèbres dès leur origine : de cette réputation hâtive, Van Arenbergh a payé la rançon lorsqu'il publia son volume, dont certains eurent tort de n'attendre que des pièces d'une frappe aussi ferme que celle de ces deux coins sans paille. Le glorieux miracle des *Trophées* est de ceux qu'on ne voit pas deux fois : aussi bien, l'auteur des *Médailles* peut-il, « par les ombres myrteux » où il a rejoint ses amis, trouver une sûre consolation dans la pensée qu'un seul sonnet parfait sauve de l'oubli le nom de son poète, — que le poids des œuvres qu'on emporte aux rives de l'immortalité demeure chose en soi secondaire, — et que nos cœurs garderont fidèlement le souvenir du maître généreux qui, en formant les premiers « Jeune-Belgique », a su avec eux allumer, « splendide, un soleil dans la nuit », — un soleil dont le rayonnement éclaire leurs images fraternelles, sculptées maintenant dans le marbre ou le bronze pour l'honneur de la *Jeune Belgique*... et de la Belgique tout entière.

FRANZ ANSEL.

## Dynamisme<sup>(1)</sup>

Dynamisme ne vient pas de dynamo et il n'est pas synonyme de dynamite. Mais comme dynamo et dynamite il tire son origine d'un vocable de l'Hellade, d'un mot de la langue des dieux : *δυναμις*, qui veut dire force.

Le mot dynamisme est employé de nos jours avec délices. Ceux qui l'emploient ne le comprennent pas toujours précisément. Peut-être même la vogue dont il jouit est-elle faite un peu du halo d'incompréhension qui l'entoure. Nous voudrions le définir et le dégager de ce halo et de ce brouillard.

Les mots en *isme* sont de deux sortes. La première catégorie exprime une plénitude d'un sentiment, d'un caractère, d'une qualité. Par exemple catholicisme, patriotisme, A. C. J. bisme, jacisme, jécisme, jocisme. Ceux de la seconde catégorie expriment encore une plénitude, mais une plénitude qui a dégénéré, un excès, une exagération. Par exemple, nationalisme, formalisme, matérialisme, rationalisme, naturalisme, naturisme.

Dynamisme appartient à la première espèce. Nous sommes tentés de dire que si l'on continue à user de ce mot sans le comprendre, il risque fort de perdre la pureté de son sens premier, de passer à la seconde classe et de signifier un dynamisme dégénéré, excessif.

Jusqu'à nouvel ordre, dynamisme importe donc une force plénière. La plénitude d'une énergie se révèle dans l'action et dans

(1) Discours prononcé à la séance de clôture du Congrès des Dirigeants de l'A. C. J. B., à Bruxelles, le 5 mai 1935.

l'action efficiente. C'est donc tous ces éléments qui sont impliqués dans le concept dynamisme : une force agissante et efficiente.

Le dynamisme dont il est question dans un congrès de l'A. C. J. B., c'est évidemment un dynamisme apostolique, c'est le dynamisme de l'Action catholique.

Un apostolat dynamique, par conséquent, est un apostolat agissant et efficient.

Empruntons un terme de comparaison au monde de l'énergie électrique. Pour qu'il y ait dynamisme électrique, il faut d'un côté qu'il y ait un potentiel suffisant. Plus le potentiel sera élevé, et plus, toute autre chose égale, le dynamisme sera irrésistible. Il faut d'autre part un corps réceptif, perméable à l'énergie électrique. Enfin, il est nécessaire que le contact soit franchement établi.

Le potentiel apostolique, c'est la conviction et la vie catholiques. C'est la grâce du Christ. C'est la conviction imperturbable. Le zèle, la charité. C'est enfin le sentiment d'une mission, d'un mandat. Lorsqu'il s'agit de l'Action catholique, un mandat officiel, le mandat d'une participation à l'apostolat hiérarchique. Accroît encore le potentiel de l'âme apostolique, dans chacun des membres de l'Action catholique et aussi dans ses groupements et ses fédérations, le sentiment de la puissance et de l'efficacité.

La réceptivité des âmes et des foules qui doivent être les bénéficiaires de l'apostolat, ce sont leurs besoins et leurs désirs. Besoins et désirs d'ordre spirituel. Car le catholicisme est d'ordre spirituel. Le catholicisme est l'enseignement et la vie du Christ dans l'humanité. Le Christ est venu apporter au monde une vérité et une vie divines. Les continuateurs de son œuvre, les apôtres, l'Eglise, la hiérarchie et les collaborateurs de la hiérarchie communiquent au monde et entretiennent dans le monde la même vérité et la même vie divines. L'œuvre du Christ et l'œuvre de l'Eglise, encore une fois, sont d'ordre spirituel.

Sans doute, le Christ a-t-il semé tout le long de sa vie terrestre les bienfaits temporels. Ceux-ci étaient comme le symbole et le vêtement du bienfait essentiel, de la rédemption des âmes. Nous ne sommes pas des anges. Le Christ nous a traités en hommes, êtres à la fois sensibles et spirituels accomplissant dans le temps une destinée éternelle. Il a guéri les malades, ressuscité les morts, multiplié les pains et provoqué des pêches miraculeuses.

Mais que l'on y fasse bien attention. Il n'a pas pris sur lui d'organiser et de gouverner l'ordre temporel. Il a montré clairement que là n'était pas sa mission et qu'il refusait d'en prendre la responsabilité. S'il a multiplié les pains dans le désert, on ne le voit pas — si vous me permettez cet anachronisme — créer une boulangerie coopérative, et encore moins un réseau de boulangeries coopératives. S'il a donné par Sa toute-puissance à saint Pierre de faire des pêches miraculeuses, Il n'a point mis sur pied le syndicat des pêcheurs du lac de Génésareth ni institué la minque de Capharnaüm. S'il a guéri les maladies de tous genres jusqu'aux plus incurables et s'il a chassé les démons des possédés, on ne l'a pas vu doter son pays d'hôpitaux modèles, de sanatoriums et d'instituts de psychiatrie. Et lorsque ses disciples enthousiasmés, se souvenant des prophéties qui annonçaient son règne, ont voulu proclamer son avènement, Il s'est enfui, note expressément l'Évangile, et Il a plusieurs fois expliqué que son royaume n'était pas de ce monde. Il l'a même expliqué à Pilate, qui n'y a rien compris. Nous avouons — Dieu nous pardonne ce rapprochement! — avoir pensé l'une ou l'autre fois, en constatant combien il était difficile de faire comprendre ce dégagement du catholicisme et du règne du Christ des contingences et des responsabilités de l'ordre temporel, que les personnages consulaires n'ont pas fait tous les progrès qu'ils auraient pu depuis dix-neuf cents ans.

Si la réceptivité spirituelle de nos contemporains ne doit pas être sous-estimée, il faut moins encore oublier tout ce qui les retient



et les attire loin du christianisme, tout ce qui risque d'étouffer le sens du divin qui subsiste au fond de tout être humain. Pour que le dynamisme apostolique soit complet et comporte tous ses éléments, et notamment celui de l'efficacité, il faut assurer le contact entre le potentiel de l'apôtre et la réceptivité de ceux qu'il doit ramener ou garder au Christ. De là cette technique du contact, comme nous l'avons appelé plusieurs fois au cours de notre congrès sans penser comme maintenant à comparer l'apostolat et l'Action catholique à une transmission d'énergie électrique. Contact établi par les services rendus, par la bonté, par l'amitié. Audience assurée par la valeur professionnelle, civique et humaine de celui qui affirme sa foi enthousiaste en l'idéal chrétien. Connaissance aussi exacte que possible de ceux qu'il s'agit d'influencer. Importance des enquêtes d'Action catholique. Efficacité particulière de l'Action catholique parce que ceux qui l'exercent partagent la vie de ceux qu'ils ont le désir et l'ambition d'influencer.

Le principal est ici la charité. La charité sans arrière-pensée. La charité qui rend service pour rendre service. La bienfaisance inconditionnelle.

Tel est, en bref, le dynamisme apostolique. Et voilà, espérons-le, ce beau mot évoquant un concept aux contours plus fermes, non plus dans une atmosphère vaporeuse, mais dans une lumière où les objets se dessinent avec netteté et se présentent avec leur relief véritable.

Nous insistons encore sur l'objet spirituel de l'apostolat et sur les besoins spirituels des âmes et des foules contemporaines. Cette préoccupation centrale n'empêchera pas, bien au contraire, l'utilisation des moyens les plus modernes de retenir l'attention, d'éclairer, d'émouvoir. Elle n'écartera pas les services profanes qui précèdent, préparent, accompagnent naturellement le grand bienfait que nous avons principalement en vue.

Le fascisme, l'hitlérisme, le socialisme, comme vous l'ont montré les éloquents conférenciers de notre congrès, ont présenté à l'âme populaire un idéal élevé en même temps qu'ils leur promettaient des avantages plus terre à terre. N'avons-nous pas entendu récemment un orateur français, M. de Kérillis, rentré d'un voyage d'étude en Russie soviétique, déclarer que le peuple russe, qui est, matériellement parlant, dans une misère affreuse inconnue au temps du tsarisme, s'enthousiasmer cependant dans la vision d'une humanité plus heureuse et plus grande, que ne connaîtra pas la génération présente? Nous serions inexcusables, nous, les apôtres du Christ, de ne pas réussir à soulever les âmes vers l'idéal incomparable, incomparablement certain et incomparablement beau, et répondant le plus exactement et le plus profondément aux aspirations mises par le Créateur dans l'âme humaine, l'idéal évangélique, l'idéal de la vie apporté au monde par le Sauveur.

Le dynamisme de l'Action catholique, le dynamisme de toute l'Eglise conquérante ne doit le céder à aucun autre. Le dynamisme de l'A. C. J. B. ne doit craindre la comparaison avec celui d'aucun mouvement de propagande. Nous serions impardonnables de laisser à d'autres organismes le prestige d'une supériorité véritable ou seulement prétendue.

Ici, nous devons faire une déclaration que nous avons retardée aussi longtemps que possible. On n'a pas manqué de nous reprocher notre silence prolongé à cet égard. Mais nous avons estimé qu'il valait mieux pécher par excès que par défaut de patience et de circonspection. Il fallait laisser parler les faits avant de parler nous-même.

Vous avez deviné qu'il s'agit de *Rex*. Le mot «dynamisme» est très à la mode dans les publications et les discours de *Rex*. Certains pensent que le dynamisme de *Rex* a bien une autre trempe que celui de l'A. C. J. B. Notre déclaration vient donc bien à sa place dans un discours sur le dynamisme.

Une raison encore pour laquelle nous avons encore renvoyé aussi loin que possible la déclaration qu'il est de notre devoir de faire aujourd'hui, c'est l'amitié que nous avons pour Léon Degrelle. «Les dons de Dieu, dit un beau texte de l'Écriture, sont sans repentance.» Nous devons, me semble-t-il, tâcher d'imiter en cela également notre Père qui est au Ciel. Les dons de notre pauvre charité seront donc sans repentance, et tout spécialement le don précieux, le don supérieur de l'amitié. Nous ne reprenons pas l'amitié que nous avons donnée. (*Applaudissements.*)

*Sed magis amica veritas.* Mais la vérité ne peut être sacrifiée à l'amitié. (*Nouveaux applaudissements.*)

Pour apprécier le dynamisme de *Rex*, comme celui du fascisme et de l'hitlérisme, comme celui de l'Action catholique et de l'A. C. J. B., il faut en examiner les divers éléments, dont nous avons donné ci-dessus une analyse appliquée à l'apostolat.

La vérité est essentielle à tout dynamisme digne de l'âme humaine et surtout de l'âme chrétienne. La vérité des conceptions. La vérité et la véracité de la propagande. Or, il faut bien le reconnaître, la vérité n'est pas toujours respectée dans les campagnes de *Rex*. Volontairement ou involontairement. Dans les deux cas, c'est une altération grave de la valeur et du dynamisme d'un mouvement.

Par exemple, une des proclamations les plus fréquentes de *Rex* et de son chef, c'est que les catholiques ont été au-dessous de tout pour retenir les foules sous l'influence de l'Évangile, ils ont laissé prendre à l'adversaire tous les grands moyens d'action et de conquête. Donc, on n'a rien fait qui vaille! Mais voici *Rex*! La situation va changer!

Premièrement, ce reproche fait aux catholiques belges est une exagération notoire et choquante. Que l'on n'ait pas réalisé tout ce que rendait possible notre idéal magnifique et la puissance dont les catholiques disposaient, personne ne pense à le contester et *Rex* n'est pas le premier à le regretter. Mais affirmer une sorte de carence totale et absolue de l'action et de l'influence des catholiques, encore une fois, quelle exagération! Au moment où les meetings rexistes donnent à ce reproche le renflement que l'on sait, la Centrale Jociste achève de s'équiper, le Palais de la Vie catholique à l'Exposition est inauguré dans une atmosphère d'étonnement et d'admiration, un organisme catholique de films distribue *Maria Chapdelaine*, qui a remporté, cette année, le prix du Cinéma; Radio-Catholique Belge est devenue le centre animateur d'un renouvellement d'intérêt pour la musique belge, l'hommage triomphal de la musique belge à S. M. le Roi s'est fait sous le signe de la Radio-Catholique. Tout ce que nous avons entendu au cours de ce congrès, les réalisations récentes des diverses fédérations de l'A. C. J. B. et de l'A. C. J. B. elle-même dans son ensemble, sont-elles donc si insignifiantes que l'on puisse les traiter d'inexistantes? Et les projets en cours de réalisation n'annoncent-ils pas encore un progrès éclatant? Le monopole socialiste, l'emprise exclusive du socialisme, contre lesquels s'élève *Rex* avec tant de véhémence, ont été brisés par le syndicalisme chrétien. (*Longues acclamations.*)

Première erreur dans l'appréciation dédaigneuse, écrasante, de l'effort des catholiques. Seconde dans la vision grandiose de la puissance rexiste. *Rex* ne réussit pas tout ce qu'il entreprend. Il ne réussit pas toujours où d'autres, de ces pauvres catholiques incapables dont fait régulièrement l'abatage total, obtiennent des résultats remarquables. *Rex* a créé puis a dû laisser tomber les deux revues *Crois* et *Foyer*. Pendant ce temps-là, l'*Appel des cloches*, la *Croix de Belgique*, la *Semaine d'Averbode* qui ont un objet analogue à celui de *Crois* et de *Foyer* se développent et atteignent des tirages plus qu'intéressants, des tirages de cent mille, par exemple. Toutes les collections de *Rex* n'ont pas tenu. La Collection Nationale est largement battue par la Collection



Durendal, sans bruit, sans publicité tapageuse. Ceci soit dit, non pour minimiser l'effort et le succès de *Rex*, mais pour montrer précisément que son dynamisme est vicié par l'exagération. Nous aimons à constater, à côté de cette déficience, le talent d'écrivain et de tribun de M. Degrelle, la publicité et l'allure impressionnantes des meetings de *Rex*, l'ardeur de ses équipes de propagandistes.

Un défaut plus grave que nous relevons dans l'action de *Rex* est le suivant. Nous avons rappelé au début de ce discours combien nettement le Christ avait établi son œuvre sur un plan distinct du plan politique, du plan économique, de tout l'ordre temporel. Or l'inspiration de *Rex*, la force à laquelle *Rex* fait principalement appel, les convictions et les sentiments sur lesquels *Rex* centre sa propagande et toute son activité, ce sont les convictions et les sentiments chrétiens, c'est la foi au Christ et c'est l'amour du Christ. Léon Degrelle a senti vibrer cette conviction et cet amour dans les premières générations de l'Action catholique. C'est à la ferveur chrétienne qu'il s'adresse. C'est au nom du Christ et de la cause du Christ qu'il sonne le rassemblement de ses troupes. S'il s'agissait de servir directement la cause du Christ et de collaborer à son œuvre, de prendre sa part dans l'apostolat de l'Eglise, ce serait parfait. Mais *Rex* a aussi d'autres ambitions.

Une comparaison avec l'A. C. J. B. le montrera, pensons-nous, de façon saisissante. La force de l'A. C. J. B. ne peut être détournée au service d'une cause temporelle, d'ambitions personnelles. Chacun sait pertinemment que son président M. Hoyois, le voudrait-il, serait absolument incapable d'entraîner notre association dans des campagnes et dans des bagarres politiques ou de la compromettre dans d'autres affaires temporelles. L'A. C. J. B. est irrévocablement et exclusivement au service de la Sainte Eglise. Mais qui peut nous donner l'assurance qu'il en est ainsi et surtout qu'il en sera toujours ainsi à *Rex*? Léon Degrelle m'a dit vingt fois, il l'a dit à cent personnes, il n'en fait pas un secret, qu'il voulait gouverner son pays. Quel que soit le sens de cette expression, quoi que l'on pense des aptitudes du chef de *Rex* à devenir le chef de la Belgique, une chose est pour nous certaine et sacrée, c'est qu'un organisme bâti sur la foi et la charité chrétiennes se donnant comme objectif principal le renouvellement de cette foi et de cette charité, une force empruntée aux mêmes vertus surnaturelles, ne doit pas, ne peut pas servir à préparer une pareille aventure. (*Acclamations interminables.*)

Que *Rex* opère les redressements nécessaires et nous le soutenons de grand cœur.

Et maintenant que l'essentiel est dit au sujet de *Rex*, tirons une conclusion de nos considérations sur le dynamisme.

Le congrès que nous terminons doit nous donner une confiance invincible en la puissance de l'Action catholique, si nous donnons à cette œuvre sublime le meilleur de nous-même.

Notre idéal est le plus grand, le plus beau, le plus prenant,

Il répond aux besoins les plus actuels et les plus profonds des âmes et des foules.

Notre charité, avec la grâce de Dieu, peut l'emporter sur toutes les ambitions et sur toutes les philanthropies.

La cause que nous servons mérite d'être entourée comme aucune autre de tous les prestiges de l'éloquence, de l'art, des cortèges, de la liturgie — au sens large du mot — la plus impressionnante.

Les moyens modernes de publicité et de propagande seront utilisés par les apôtres du Christ avec une audace grandissante.

Voici plus de quinze ans que l'A. C. J. B. chemine dans cette période tumultueuse d'après-guerre. Elle n'a pas dévié un instant. Nous venons de vous faire succinctement — laissez-nous le dire avec quelque prétention — la philosophie et la théologie de l'Apostolat et de l'Action catholique. Or, nous vous le demandons, n'y

a-t-il pas une coïncidence parfaite d'orientation de cette doctrine philosophico-théologique et de l'histoire de l'A. C. J. B.? C'est un grand sujet de fierté que cette rectitude d'évolution d'un mouvement de jeunesse, mouvement d'avant-garde, mouvement d'initiateurs.

Mais parce que l'expérience n'avait pas encore confirmé nos conceptions, nous étions prudents, timides peut-être. Le moment est venu de secouer cette timidité. L'A. C. J. B. commence une nouvelle étape. D'une marche plus résolue et plus audacieuse. Avec un dynamisme plus irrésistible.

Sans doute, est-ce une des dernières fois que votre aumônier général donne des directives au mouvement de jeunesse catholique. Pour l'étape nouvelle qu'elle entreprend, il lui faut une équipe nouvelle de dirigeants au moins pour une bonne part. Nous espérons, nous sommes sûr que cette équipe nouvelle conduira la jeune armée du Christ avec plus de vigueur et plus de talent que l'actuelle. Mais ce que nos successeurs auront difficilement plus que nous, c'est la fidélité, la fidélité inviolable, la fidélité indéfectible à l'idéal magnifique de l'Action catholique.

LOUIS PICARD.

## En quelques lignes...

### Notre Exposition

Elle est triomphale. Il ne faut pas avoir peur des mots. Que la Belgique ait osé, en cette année de crise, lancer à l'adversité un défi joyeux et magnifique, c'est, pour tous les Belges, un sujet de fierté.

Il ne s'agit pas de refaire ici, après tant d'autres, dans un style de cantate et d'inauguration solennelle et verbeuse, le discours du ministre galonné d'or. Mais il faut que nous prenions l'habitude de mettre aussi l'accent sur nos qualités nationales. Nous en avons. A revendre. Et, d'abord, le goût de l'audace. Cette Exposition universelle est un succès, parce que l'on a vu grand. Les conseils de prudence n'ont pas été entendus. Quelle chance! Et l'étranger saura que la petite Belgique est demeurée le pays des ingénieurs hardis jusqu'à la démesure, des constructeurs aventureux, des spéculateurs avides du risque. Car il y a une philosophie de l'action, dans ces enfilades de fontaines et ces perspectives de jardins lumineux, dans ces palais géants, dans ces reconstitutions folkloriques. Nous sommes aussi un peuple heureux de vivre, heureux d'agir. L'optimisme est une vertu. On sait bien que l'horizon international est lourd de menaces. Mais les nations — comme les individus — n'ont que le destin qu'elles méritent. A cet égard, Bruxelles 1935 attire sur la Belgique des bénédictions et des grâces. Cela vaut bien un couplet lyrique et, pour reprendre un titre de Marie Gevers, une *Brabançonne* à travers les arbres du Heysel.

### Les rayons et les ondes

Vers le soir, le vaste plateau devient un théâtre de lumière et d'eau. Depuis Barcelone et les ballets de Loïe Fuller, décorateurs et artificiers avaient appris à tirer parti des couleurs en faisceau et des fontaines jaillissantes. Mais au Heysel, c'est bien mieux qu'à Vincennes.

Le parc, accidenté, ouvre toute sorte de perspectives. Par un souci de discrétion qui fait honneur au goût moderne, on a proscrit



les exhibitions agressives du néon. Ce ne sont pas les *City Lights* : ces enseignes aveuglantes de *Broadway* ou du Boulevard des Italiens. Mais le triomphe de la vraie lumière, qui est empruntée au soleil. A notre sentiment, les jets d'eau ont tort de se colorer de toutes les nuances du prisme. Certes, le vert pâle, le violet, l'orangé, le rouge feu arrachent à la foule des dimanches des cris d'admiration. Mais rien n'égale la poésie d'un globe irisé qui fait l'effet, dans l'herbe, d'une énorme luciole.

Le phare qui tourne au-dessus du Grand Palais est original et mystérieux. Il écarte ses rayons, puis soudain les rapproche : comme les doigts d'une main. Lui aussi, d'ailleurs, très discret. Laissant aux projecteurs de l'armée le soin d'éclairer violemment le velours de la nuit, il se borne à tracer un grand signe apaisant sur la fête nocturne. On voudrait connaître le nom de l'artiste qui a inventé ce geste verlainien.

### L'église de l'Exposition

Elle a son curé, qui est un des bons amis de la *Revue*. Elle a eu son architecte, qui l'a conçue avec génie et bâtie avec amour. Le nom de M. Lacoste est connu de tous ceux qui se sont intéressés aux campagnes archéologiques d'Apamée. Dans le désert syrien, M. Lacoste fut, pour le professeur Mayence, le bon compagnon, l'excellent conseiller. Appelé à faire les plans du pavillon de la Vie catholique, l'architecte s'est souvenu du mirage oriental; coupoles et minarets. Si l'édifice, tel qu'il s'élève à deux pas du Grand Palais, n'a pas toute la légèreté qu'avait rêvée son auteur, la faute n'en est qu'aux circonstances.

Mais l'église, de style byzantin, est une réussite admirable. De la coupole bleu ciel avec son lacs de croisillons losangés, de l'autel, des marbres verts, des chapelles sobrement décorées : l'on ne sait ce qu'il faut davantage admirer.

Dimanche, déjà, des foules nombreuses se pressaient aux différents offices. A l'œuvre d'édification se joint ainsi l'œuvre d'éducation artistique. Le catholicisme moderne n'a rien à gagner à s'enliser dans le bondieusard et le toc sulpicien. L'église de l'Exposition démontre d'une façon éclatante que le style moderne a sa beauté, son rythme intérieur.

Signalons volontiers que le Palais du Commissariat général de l'Exposition, un des « clous » de notre World's Fair, est aussi l'œuvre de M. Lacoste.

### Dans les souks

C'est la tentation des flâneurs. Une tentation qui a des parfums de musc et de cuir frais tanné. Tout l'Orient nous propose le mystère de ses ruelles. Nous savons, pourtant, que ces Algériens de pacotille sont des professionnels des foires... et du vol à l'esbroufe.

... Et nous irons tous payer, au prix fort, des parfums frelatés, des babouches qui traîneront dans le fond de l'armoire, des portefeuilles d'un goût douteux et d'horribles potiches bariolées. Nous mangerons des beignets qui sentent l'huile rance et des bonbons écœurants au miel et à la verveine.

Tentation des souks et des marchands! Même dans ce commerce affligeant, l'Oriental garde une distinction qui séduit. Le personnage sympathique n'est pas celui qui vole, mais celui qui se dérobe. Sans compter qu'un sentiment très vif de la liberté permet à ces vendeurs de tapis de maintenir contre vents et marées une enchère qu'ils savent inacceptable. Tel qui vient de bazarder un lot de bracelets pour deux belgas ne rabattra pas un centime sur une peau de bique mangée des vers.

Mais j'admire surtout ce vieillard à barbe de cheik qui égrène, dans un coin le plus sombre du souk, son chapelet d'ambre. Les

négrillons glapissent, les chalands protestent, l'homme au fez rouge prend à témoin Allah : lui, dédaigneux et sachant que tout est vain, il nous offre le spectacle déconcertant de la passivité dans le total mépris.

### Juniors

Dans cette Exposition encore toute pimpante et dont on n'a pas fini d'essayer les plâtres, il convenait que la première manifestation de masse fût une fête de la jeunesse.

Les dirigeants de la Croix-Rouge de Belgique avaient eu l'heureuse idée d'organiser un défilé des douze mille juniors qui portent, à leur béret brun, l'insigne de paix. Et pour que cette manifestation prît tout son sens juvénile et gracieux, il avait été convenu que la présideraient nos petits princes

Ils sont venus, vêtus de bleu clair, par une matinée de soleil et de printemps. Douze mille enfants les acclamaient d'une seule voix. Et les Excellences chamarrées devaient s'incliner jusqu'à terre pour serrer la menotte du prince Baudouin haut comme ça. La princesse Joséphine-Charlotte est déjà une personne sage. On lui fait des compliments parce qu'elle ne joue plus avec les fleurs de son bouquet. Mais notre héritier présomptif tint à donner une leçon aux messieurs décorés qui ne veulent pas mourir d'un discours rentré. Comme le défilé avait duré trois bons quarts d'heure, il manifesta clairement, au moment des harangues, une princière et désinvolte impatience. Le Dr Nolf eut toutes les peines du monde à lui faire admettre que, dans une manifestation de jeunesse, les plus-de-soixante-ans ont aussi leurs mots à dire.

N'importe! La fête fut charmante. Les délégations étrangères défilaient en costumes nationaux. Du Bali'la au bébé japonais, du Guillaume Tell en herbe à l'Hellène bien pris dans sa jupe plissée, tous recueillirent des bravos. Chose curieuse : les fillettes marquaient le pas bien plus sûrement que les garçons. Et c'est peut-être ce qui provoqua, à la tribune d'honneur, la pétulance indignée du prince Baudouin.

### Ce que lisent les femmes

Un de nos quotidiens a mené une enquête pour avoir, sur les lectures des femmes d'aujourd'hui quelques précisions intéressantes. Il a constaté que les préférences pour les romans historiques et les histoires romancées dominaient toutes les autres. Ce ne peut être un signe des temps. On y retrouve un peu, sinon beaucoup, du goût marqué par nos aïeules pour les romans d'Alexandre Dumas.

Les toutes jeunes filles se rencontrent avec les femmes aux environs de la cinquantaine pour aimer les fadaïses romanesques, l'intrigue classique entre le fils du riche tuteur et la pupille pauvre. Delly, Ardel, Chantepierre, Aigueperse, Alanic, Max du Veuzit sont des romancières encore bien accueillies. Pour ce qui est des romanciers, il semble que Maurois et Jacques Chardonne soient parmi les plus lus. *Disraeli* du premier, *Epithalame* du second sont les ouvrages les plus fréquemment cités. D'une manière générale, Mauriac est trouvé déplaisant et choquant.

Il y a moins de ferventes du roman policier qu'on pourrait le supposer. Celles qui adoptent les livres comme des amis et non comme des passe-temps détestent franchement les intrigues policières. Cousettes, midinettes, commerçantes achètent volontiers le roman d'où a été tiré le film qui tient l'affiche. Les jeunes bourgeoises oisives s'évadent souvent d'une existence dont elles déplorent la monotonie en lisant des récits de voyage. Pour celles-là, Morand est le grand favori. Ce sont les mêmes qui, nées vingt ans plus tôt, se seraient entichées de Pierre Loti.

Les lectures des étudiantes sont manifestement influencées par



leurs préoccupations universitaires. Elles ont horreur du genre sentimental et le répètent trop pour qu'on n'y voit point une attitude intellectuelle bien plus qu'un état d'âme. Les romans psychologiques intéressent surtout les intellectuelles par leurs côtés explicatifs. Mais il ne s'agit plus de Bourget ou de Bordeaux.

La plupart des jeunes mamans qui lisent affectionnent les romans qui contiennent la musique émouvante de la maternité. Et c'est ainsi qu'elle aiment surtout les livres de Lucie Delarue-Mardrus, Helen Carlisle à cause de *Chair de ma chair*, Marcelle Auclair à cause de *Naissance*. Ces jeunes femmes ont des idées très saines et très belles sur la façon dont elles comptent diriger les lectures de leurs enfants.

Les adolescentes se plaignent de ce que personne ne les oriente dans le choix de leurs livres. Avec une enfantine simplicité, elles avouent qu'elles discutent beaucoup entre elles des livres, mais qu'il ne leur vient pas à l'esprit de parler des livres défendus à leur âge, ou de fouiller dans la bibliothèque de leurs parents.

Si consolants que soient à certains égards ces témoignages sur les lectures féminines à notre époque, ils laissent cependant place à des regrets.

L'enquête prouve non seulement qu'il y a des femmes qui lisent tels ou tels livres, mais qu'il y a surtout des femmes qui ne lisent pas ou qui lisent mal et que la majorité est loin de chercher dans les livres les vraies richesses spirituelles, le chemin vers l'étoile, la musique intérieure.

#### Une chrétienne chez les Musulmans

Il y a cent ans, dans la Mitidja, au cœur de l'Algérie, une jeune religieuse française, Emilie de Vialar, partait avec trois de ses compagnes pour s'en aller soigner les Arabes malades. Cet événement, qui fit à l'époque sensation, on le trouve relaté dans la correspondance d'Eugénie de Guérin : « Voilà un beau dévouement, écrivait-elle. Bien des gens l'appellent folie, mais presque tous les saints sont fous aux yeux du monde. »

Les sœurs débarquèrent dans Boniferik et dans Alger alors que le choléra y sévissait d'une manière terrible. Leur présence produisit un effet extraordinaire sur les Musulmans et sur les Juifs. Elles portaient si haut le drapeau du christianisme et de la France qu'elles forçaient le respect. « Celui-là est bon qui vous fait faire ces choses admirables », disait un malade en désignant le Christ dont les sœurs portaient l'effigie sur la poitrine. Elles pénétrèrent dans les demeures arabes, là où jamais, avant elles, les Européens n'avaient été admis.

Quand elles prirent le chemin de Tunis, les Muftis, les Cadis, le corps entier des Ulémas adressèrent une pétition au pape Grégoire XVI pour conserver les sœurs dans Alger.

Emilie de Vialar vient d'être glorifiée par Pie XI qui a proclamé l'héroïcité de ses vertus et annoncé qu'elle monterait bientôt sur les autels. « Ce sera la Thérèse de notre siècle », écrivait encore de son domaine albigeois Eugénie de Guérin. Cette sainte de France aura son vocable inscrit dans les annales de l'Eglise, et l'histoire nationale ajoutera un nom à la liste de ses héroïnes. Emilie de Vialar aura la première apporté dans l'Islam les bonnes odeurs de la charité chrétienne.

## La valeur d'usage, les limites et les incertitudes de la science

La science pratique, qui est peut-être la vraie science, reste encore singulièrement imparfaite même dans ses plus belles conquêtes puisqu'il lui faut toujours dépenser la force de 200 hommes pour maintenir en l'air une homme-oiseau, puisque l'homme est incapable de retrouver son chemin sans boussole ou sans observation des astres comme l'oiseau migrateur, puisqu'un raz de marée ou un tremblement de terre détruit ses villes en un instant, puisque nous ne savons ni prévoir ni à plus forte raison diriger la marche des météores. L'homme demeure confiné dans les conditions tout à fait spéciales de température, de pression, de milieu chimique auxquelles il a été adapté, sans pouvoir s'y soustraire plus de quelques instants. Les sens qui le maintiennent seuls en communication avec le reste du monde sont aussi rudimentaires, plus même sans doute, qu'il y a deux mille ans. Notre pas de fourmi effleure à peine d'un sillon vite effacé ce pauvre grain de boue que l'on nomme la terre. Nous ne pouvons seulement pas doubler la durée de notre vie. Néanmoins, quand on reste dans ce domaine de la pratique, on est en droit d'admirer les réalisations qui, chaque jour, si les hommes s'y prêtaient mieux, atténueraient un peu leurs misères. Mais cette science pratique elle-même a besoin, pour progresser, de se forger des théories, de formuler des hypothèses, de codifier les résultats obtenus en lois approximatives et, de nos jours, ce travail de généralisation a repris, dans l'enseignement, la place trop prépondérante avec la tendance métaphysique que lui avaient attribuée jadis les philosophes d'Ionie. Tout savant s'y attache et y cherche sa meilleure gloire, négligeant de penser aux écroulements qui suivent souvent les envolées les plus hardies. En montant haut, on risque davantage de se briser la tête si l'on tombe; mais aussi on savoure un moment jusqu'à l'ivresse le mirage des étendues.

Les hypothèses sont, d'ailleurs, de toutes façons, indispensables. On a pu les comparer à un lien qui réunit momentanément des fleurs éparses pour en former un bouquet, ou encore à un de ces miroirs magiques où la rêverie évoque des fantômes qui associent et combinent, en un seul être idéal, les formes multiples de la réalité. Il faut seulement se garder de les envisager religieusement comme des dogmes immuables. Ces hypothèses, les Allemands se plaisent à les laisser nébuleuses. Les Anglais ne se tiennent pour satisfaits que lorsqu'ils ont pu leur donner la structure solide d'un jouet mécanique. Elles vivent à peine quelques jours comme tout ce qui a vie; car leur particularité singulière est d'expliquer le visible par l'invisible, le connu par l'inconnu; en quoi, elles arrivent vite à errer. Mais, avant de mourir, si elles sont fécondes, elles ont eu le temps, comme les êtres vivants, de produire des graines, d'où naîtront à leur tour d'autres hypothèses et, pendant leur courte existence, elles se prêtent à toutes les réalisations utiles. Leur rôle dans la recherche est donc essentiel et fructueux, à la condition, répétons-le, de les prendre pour ce qu'elles sont, des éphémères. Nul ne devrait s'étonner de les voir périr puisque c'est leur destinée. Mais, pour avoir toujours su que son enfant n'était pas immortel, une mère n'endure pas plus facilement sa perte. Le savant s'attache à ses théories en raison même de leur fragilité qui le force plus souvent à les défendre. Il s'habitue à croire qu'elles dureront parce qu'il a participé, ou du moins assisté à leur création, et ce n'est pas sans mélancolie qu'il les voit joncher le sol à l'automne.

## CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique  
des idées et des faits



Notre époque a peut-être eu, plus qu'une autre, à constater de tels désastres parce qu'elle avait cru, plus qu'une autre, pénétrer dans les arcanes de la matière et serrer plus rigoureusement de près l'inconnu et elle en a souffert tout particulièrement parce que son ambition illusoire avait été un moment plus orgueilleuse. Précédemment, au temps des Dulong et des Regnault, on se bornait davantage à constater, à mesurer, à enregistrer des faits en examinant toutes les faces de la question, en scrutant toutes les causes d'erreur, à collectionner, à disséquer, à analyser et à classer des insectes, des plantes, des minéraux ou des fossiles. Ainsi chaque pas que l'on faisait s'ajoutait solidement aux précédents et l'on cheminait sans trouble de certitude en certitude. Mais, depuis cinquante ans, on a trop substitué ou superposé à la science des faits celles des conceptions idéologiques, auxquelles on attribuait le caractère de réalités concrètes. On s'est mis à jongler avec l'ultra-microscopique et l'invisible comme avec l'au-delà des mondes lumineux : partout avec relativité. On a prétendu dépasser de toutes parts les limites de nos sensations. On a trouvé une noblesse très légitime à ces recherches hardies et désintéressées qui perçaient l'écorce des apparences et qui paraissaient susceptibles d'en extraire des résultats contrôlables. On s'est abandonné au tourbillon imaginaire des atomes et des univers. Et il est arrivé que cette danse de sabbat effrénée a paru entraîner toutes les formes de la matière et de l'énergie avec la même frénésie de mouvement inutile qui agite de plus en plus les hommes. Dans un espace sans limites et sans repères, la terre, qui tournait déjà sur elle-même et autour du soleil, s'est mise à accompagner le soleil en fuite à travers la voie lactée, à suivre la voie lactée dans son déplacement vertigineux vers d'autres univers. On a assisté à la naissance et à la mort des soleils, comme l'histoire avait appris à connaître celle des empires et l'expérience journalière celle des individus. Les univers se sont dilatés ou contractés. Bien plus, on a senti s'évanouir la matière et s'annihiler l'énergie. Les profondeurs les plus intimes des atomes et des phénomènes électriques ou lumineux ont paru livrer leurs secrets. A force d'affirmer avec assurance en changeant sans cesse, l'homme qui avait une telle soif de tout savoir s'est trouvé un beau jour devant une page blanche du livre de la connaissance, où le squelette de Goya écrivait le mot désespérant que le nihilisme de l'artiste espagnol avait cru déjà pouvoir appliquer sur le secret de la tombe : « Nada! Rien!... » Rien que l'esprit capable de concevoir ce néant!

De là est née certainement cette attitude un peu découragée, portant la modestie jusqu'à l'humilité, qui est aujourd'hui fréquente chez les savants. Il y a deux sortes d'incertitudes dans les sciences : celles qui portent sur l'interprétation directe des phénomènes, sur l'existence et l'énoncé des lois que l'on suppose les régir et celles qui concernent les causes premières et les principes uniquement métaphysiques, dont on avait fait son deuil, ou dont on avait remis la solution avec confiance à l'intelligence plus avertie des âges futurs. Examinons seulement ici ce qu'il est advenu des premières. Ce ne sera pas, hâtons-nous de le dire, pour nier la valeur et l'utilité des lois physiques communément admises, mais seulement pour les réduire à leur rôle de probabilités théoriques et de réalités empiriques, en leur retirant le privilège trop communément attribué à leurs formules ambitieuses de représenter des vérités absolues.

\* \* \*

Le mot de science semble, en effet, pour la plupart des gens, avoir la valeur absolue d'un catéchisme. Ainsi, notamment, l'entendent la plupart des jeunes gens quand, sortant de la littérature où les goûts se heurtent sans se convaincre, ils abordent le terrain aux apparences solides de l'algèbre, de la mécanique et de la physique. Alors on boit avec avidité les paroles du maître,

ou on se jette avec passion, par réaction contre lui, dans toutes les nouveautés, mais toujours avec la même ferme conviction de toucher au but. Beaucoup de personnes, surtout parmi celles qui n'ont pas fait de recherches personnelles, ni même suivi avec attention le mouvement des théories mouvantes, en restent là. Pour elles, la science prouve assez sa puissance par ses résultats matériels, par les énergies qu'elle a domptées, par les radiations insoupçonnées venues des univers les plus lointains qu'elle décèle et utilise. Mais tous ne se tiennent pas aisément satisfaits de voir les avions atteindre 300 ou 500 kilomètres à l'heure, les appareils de T. S. F. capter des vibrations émises dans un autre hémisphère, les rayons Röntgen permettre de déceler les maladies internes du pauvre corps humain, les laboratoires transformer le charbon en matières colorantes ou l'air en explosifs. Ils trouvent tout cela très beau, très utile pour améliorer ce qu'on nomme le confort moderne. La science est pour eux, comme dit Montaigne, un outil de merveilleux service. Mais cela ne satisfait pas la soif qu'ils ont de connaître et de comprendre!

Quand, pendant cinquante ans, on a travaillé dans le petit canton de sa propre science sans être jamais sûr de rien, quand on est rassasié d'affirmations vaines et sans cesse contradictoires, quand on est las d'enseigner doctoralement, comme un mauvais prêtre, ce dont on a fini par douter, on se retourne vers les autres sciences pour voir si elles ont été plus favorisées et voici, dès qu'on veut bien ouvrir les yeux, ce qu'on voit.

Je ne parle pas de l'algèbre. C'est le chapeau du prestidigitateur d'où on fait sortir, à l'émerveillement des badauds, des boulets de canon ou des bouquets de fleurs parce qu'on a commencé par les y introduire. Une explication mécanique n'est au fond qu'un système d'équations différentielles choisies presque à volonté. Mais la géométrie, symbole de la science indiscutée? Tout y est conventionnel, ou, si l'on préfère, imposé par l'empirisme. Par exemple, il n'existe pas, comme on le suppose, de point sans étendue, ou alors le sommet d'un angle n'est pas un point, puisque les deux côtés s'y accolent. Il n'y a pas davantage de ligne droite ni de plan. Par un point Euclide ne croyait pouvoir mener qu'une parallèle à une droite. On suppose arbitrairement qu'on peut en mener une infinité ou pas du tout. La somme des angles d'un triangle n'est plus égale à deux droits. D'ailleurs, que reste-t-il de l'espace lui-même, où se localisent nos figures, dans la théorie de la relativité? Encore, sur le mécanisme même de cette jonglerie mathématique, est-on aujourd'hui aussi démodé en employant les équations avec une idée de continuité que précédemment en continuant à opérer par la géométrie.

L'astronomie de Képler, de Copernic et de Newton apparaissait comme une merveille d'horlogerie dont on admirait les calculs précis et prophétiques. Puis on constate que ces précisions sont approximatives et valables seulement pour un temps très court, tel que celui dont disposent les hommes; qu'elles sont dues simplement à des circonstances heureuses, telles que la grandeur du soleil par rapport aux planètes et que, déjà inexacts pour la lune ou Mercure, les théories admises donnent des résultats de plus en plus erronés à mesure que l'on envisage davantage la grandeur de l'univers. Sur les détails, on reconnaît sans cesse combien on a erré.

C'est, dira-t-on, le progrès. Mais il y a mieux. On s'aperçoit soudain que, dans tous les calculs astronomiques, on a simplement négligé de tout temps deux causes d'erreur fondamentales : la vitesse de la lumière supposée infinie alors qu'elle est seulement très grande par rapport aux pas d'un homme et l'attraction possible des soleils ou des planètes sur le mouvement des électrons qui constituent la lumière. Dès lors, tous les rayons lumineux sont susceptibles de devenir courbes et, comme leur point de départ ainsi que leur point d'arrivée se sont déplacés pendant la durée



du trajet, la position où nous croyons voir les astres n'est peut-être pas celle où ils sont, ni même celle où ils ont été. Nous flottons dans l'inconnu et la merveilleuse exactitude de nos prévisions prouve seulement qu'aux dimensions d'un univers on peut se tromper grossièrement sur les hypothèses terrestres en obtenant néanmoins des résultats qui semblent exacts.

Ce n'est pas tout encore et du coup ce qui paraissait le mieux admis est remis en question. On croyait que la terre était une particule de matière se déplaçant dans l'éther : voici qu'il n'y a plus de matière et sans doute plus d'éther, du moins tel qu'on le concevait. Cet éther, changeant de forme comme Protée, la terre l'entraîne-t-elle totalement dans sa course, ou simplement un peu, ou pas du tout? Comme le vieil Héraclite aurait été satisfait de nous entendre dire que tout se ramène à l'énergie, même la masse..., jusqu'au jour où l'énergie à son tour ne sera plus, comme le voulait Zénon d'Elée, qu'une apparence superposée à la permanence intime d'un tréfonds matériel!

Michelson, dans son expérience fameuse de 1881, n'a pu observer le déplacement de la terre par rapport à son ambiance. C'est provisoirement un fait. Mais qu'en conclure? Bien des hypothèses sont possibles. L'esprit sémitique, amoureux de nouveauté, va chercher tout droit la plus compliquée, la plus révolutionnaire. Einstein commence par affirmer comme un postulat que le résultat de l'expérience devait nécessairement être négatif. Il pose un second postulat arbitraire, c'est que la vitesse de la lumière est une constante universelle indépendante du mouvement que peut subir son observateur. Ayant ainsi attribué à cette vitesse de la lumière une place tout à fait privilégiée dans l'univers, il aligne ses équations et en tire les conséquences. L'énergie est maintenant douée d'une inertie qui constitue la masse et cette masse devient infinie quand la vitesse atteint celle de la lumière qui ne saurait par suite être dépassée : conséquence étrange que l'on adopte aussitôt sans sourciller. Désormais on ne reconnaît plus ni espace ni temps, mais un espace-temps, au milieu duquel un événement occupe un point défini à la fois dans l'espace et dans la durée. La simultanéité n'existe plus entre deux points distincts. Notre univers devient une sphère finie d'où la lumière ne peut plus sortir, à moins que par le jeu d'autres formules il ne se trouve hyperbolique, etc., etc... Que le temps et l'espace n'aient aucun caractère concret dans un monde éternel et infini, il n'y a là rien qui puisse nous surprendre. Mais pourquoi la combinaison du temps et de l'espace serait-elle mieux définie, ni l'un ni l'autre n'ayant d'origine? On est conduit à prétendre supprimer l'infini, à décomposer l'infini en compartiments finis sans lien entre eux, en univers-îles comportant à peine chacun quelques millions de soleils.

Chaque jour, notre conception de l'univers se complique en s'amplifiant jusqu'aux proportions les plus démesurées et se perd en même temps dans des nuages, où il n'y a plus de place pour cette vieille accoutumance de nos ancêtres que l'on appelait le bon sens. Notre rêverie y trouve de quoi s'ébattre; mais notre besoin de conclure en est moins satisfait. Depuis les Chaldéens, on croyait voir les mêmes clous d'or immuables attachant la tenture funèbre de la nuit et l'on comparait fièrement leur système imperturbable à la mobilité des choses terrestres; nous savons maintenant que tous ces astres se déplacent avec des vitesses vertigineuses. Le petit infini, qui effarait déjà Pascal il y a deux siècles, s'étend jusqu'à de tels lointains que leur lumière met probablement à nous parvenir des milliers de siècles. Le tumulte des mondes apparaît comparable au tourbillonnement des grains de poussière dans un rayon de soleil, pareil aussi au mouvement des atomes que l'on imagine dans les profondeurs de la matière. Tout change, tout est relatif, aucun axe de coordonnées n'est plus fixe et nous nous perdons dans ces conceptions d'un système indéfini sans être

fini, pour lequel il n'y a plus, d'une façon absolue, ni espace, ni temps, ni force, ni matière.

\* \* \*

Nous voilà ainsi lancés dans la philosophie de la mécanique! Et, nulle part mieux qu'en mécanique, le jeu de la mode changeante n'a démolé les affirmations d'il y a cinquante ans qui, il faut bien le dire, semblaient jadis, à tout esprit réfléchi, aussi artificielles que commodes. Nous avons déjà vu ce qu'il reste de la force et de la matière, de la vitesse et de la masse. Il n'est plus vrai que la masse soit indépendante de la vitesse, qu'un mouvement doive nécessairement se continuer en ligne droite, qu'une action ne puisse s'exercer sans intermédiaire à distance, etc., etc... Nous apercevons un peu partout de faux équilibres analogues à celui d'une masse pesante retenue sur un plan incliné par son frottement. Nous nous demandons même s'il n'existe pas des frottements de signe contraire. Notre intelligence, enchaînée par une habitude séculaire, s'était habituée à considérer qu'il ne pouvait y avoir d'espace sans quelque chose pour l'occuper ou du moins d'espace qui ne fût un trou limité dans la matière. Nous considérons le vide non comme une entité propre, mais comme une privation de substance. La continuité était une de nos évidences. « *Natura, disions-nous, non facit saltus.* » Et l'on ne voit plus aujourd'hui, dans l'étendue de l'espace, qu'un vide parcouru par des mouvements électro-magnétiques. Partout, dans la physique des quanta, comme en analyse algébrique, comme en biologie, s'introduit l'idée du discontinu. A nos yeux surpris, tout, contrairement aux idées anciennes, procède par sauts, par révolutions plus ou moins préparées, ne fût-ce que les étapes de la vieillesse. On retrouve des « mutations » brusques jusque chez les microbes et l'humanité elle-même apparaît traversant, comme à l'heure actuelle, des phases d'affolement, d'où sortira peut-être, par « saltation », une humanité nouvelle. L'attraction universelle, un de nos dogmes scientifiques les mieux assis, a maintenant pour contre-partie la répulsion cosmique, négligeable à notre époque dans les dimensions de notre univers, mais qui peut déjà la contrebalancer à la distance des nébuleuses et qui la remplacera peut-être un jour autour de nous. L'énergie, dont on continue provisoirement à admettre la constance en quantité à la condition d'introduire suffisamment de systèmes cachés, varie en qualité d'après le principe de Carnot. L'univers paraît se résoudre en chaleur sans qu'on sache pourquoi, jusqu'au jour où il y aura sans doute retour en arrière. Il ne reste rien des grandes affirmations auxquelles se complaisait la science voici seulement un demi-siècle : conservation de la force et de la matière, immobilité des éléments, insecabilité de l'atome.

En physique, nous avons vu, dans la durée d'une vie humaine, ébranler toutes nos convictions les mieux assises pour faire place, chez les jeunes générations, à des convictions qui leur paraissent encore plus assurées. L'explication de la lumière par des émissions de corpuscules était abandonnée depuis Newton et aucune théorie scientifique ne semblait mieux démontrée dans tous ses détails, par toutes les expériences concordantes, que la théorie ondulatoire de Fresnel. Maxwell commença à expliquer l'onde lumineuse par une série de courants alternatifs changeant de sens un nombre immense de fois par seconde. Puis, vers 1900, on ne parla plus que des « ions » imaginés en 1887 par Arrhénius et des « électrons » de Lorenz. Les molécules se brisent en atomes. Un courant électrique ou lumineux devient un déplacement d'électrons négatifs. Le bombardement cathodique de Crookes est produit par des masses électriques infiniment petites, par des électrons, par des particules  $\beta$  et  $\gamma$  lancées à grande vitesse et sans support matériel.



En 1901, Planck fait intervenir, dans les oscillateurs électriques, des grains d'énergie qu'il appelle des « quanta ». Pierre Weiss explique l'aimantation par des « magnétons » dont le nombre définit le « moment magnétique » d'un corps. Chaque saison, cette construction mécanique acquiert, pour rester d'accord avec les faits, un rouage nouveau plus ou moins bien agencé avec les rouages antérieurs. L'atome, qui était l'élément ultime de matière, se transforme en un système solaire où des nuées de planètes négatives s'agitent autour d'un soleil positif. La matière, la lumière, l'électricité ne sont plus que des agitations d'infiniment petits granules homéopathiques, des granules d'électricité. Que deviennent dans tout cela les ondulations? Au moment où l'on va pleurer leur disparition, un jeu de formules mathématiques permet de les combiner avec les émissions pour sauver les deux hypothèses à la fois. Mais où nous conduira cette si ingénieuse synthèse si les électrons, au lieu de rester des saillies, apparaissent un jour comme des trous; si, l'électricité disparaissant, à la fois tout s'annule? Le monde n'est plus qu'électro-magnétisme; mais nul n'est en état de dire ce que c'est qu'un champ électro-magnétique ou un atome d'électricité. En somme, l'explication tant cherchée de l'électricité aboutit finalement à ce que, ne pouvant la ramener à d'autres phénomènes, on ait trouvé plus commode de ramener tous les autres phénomènes à elle. Mais ce n'est toujours qu'une *virtus dormitiva* de l'opium, mise subtilement en équations.

Et je n'ai envisagé jusqu'ici que les sciences dont la tournure mathématique et l'expérimentation rigoureuse inspirent une confiance spéciale. En fait, dans l'enseignement actuel, quel étudiant n'a vu et compté des particules ionisées, ne sait tout au moins qu'il existe un compteur d'« ions », n'a entendu parler des expériences de Crookes et de Wilson, au moyen desquelles on croit voir les trajectoires des atomes? Lequel ne distingue pertinemment les particules  $\alpha$ ,  $\beta$  et  $\gamma$ ? Quel candidat au baccalauréat ne sait dessiner, avec ses symboles et ses traits de jonction, l'édifice moléculaire d'un hydrocarbure aux innombrables substitutions? Aucune de ces complications ne les étonne. Personne ne leur en signale les contradictions et les obscurités. Ils voient seulement de merveilleuses coïncidences qui semblent leur assurer une entière sécurité. Ils touchent du doigt les principes primordiaux de la matière. Ils se prosternent avec une joie de néophytes devant une série d'enchaînements qui rattache le réel au mystère. Les ions, les quanta, les magnétons ont pour eux une « présence réelle ». Ils y ajoutent la même foi candide que le XVIII<sup>e</sup> siècle apportait au phlogistique, le XIII<sup>e</sup> siècle au lieu naturel ou aux universaux. Ils sont toujours prêts à s'écrier : « Je vois, je sais, je crois ! » Ils ont tout compris, même l'incompréhensible.

La certitude ou, si l'on préfère, l'assurance est loin d'être la même quand on aborde les sciences naturelles, biologiques ou historiques, où ne fonctionne pas encore de même l'appareil à prestiges des mathématiques. En géologie, par exemple, on ne sait même pas si la terre se refroidit ou se réchauffe et, sur la durée des périodes, on n'est pas fixé à quelques dizaines de millions d'années près. On voit bien que l'écorce superficielle remue, craque, se déplace et tremble; mais on ignore pourquoi. On constate que les êtres ont changé avec les époques; mais, après avoir cru ferme comme roc à l'évolution darwinienne, puis lamarckienne, on ne sait plus si les changements ne se sont pas produits par brusques sauts totalement inexpliqués. De même, la biologie, qui voulait créer une physique des nerfs et des muscles, s'aperçoit combien le dogme mécanique est douteux dans son domaine, combien l'influx nerveux diffère d'une électricité, etc., etc..

\* \* \*

En résumé, sans parler encore des causes premières totalement inaccessibles, pour la seule interprétation physique des causes

secondes, la science décrit des spirales comme un vautour qui plane au-dessus de sa proie, mais n'arrive jamais à la saisir. Ses meilleurs raisonnements sont des cercles vicieux. Ses calculs partent de la solution qu'ils veulent démontrer. Ses théories se prennent éternellement aux cheveux comme de vieilles femmes dans une rue de Naples qui roulent par terre exaspérées, tantôt dessus, tantôt dessous, devant le rire ou le dégoût des passants.

On objecte les confirmations expérimentales qui semblent réduire les objections précédentes à un méchant paradoxe. Je viens de faire remarquer combien les vérifications sont souvent approximatives ou même illusives, combien souvent des affirmations que nous regardons aujourd'hui comme fausses ont paru longtemps vérifiées sans conteste parce qu'on n'y regardait pas d'assez près. Nos successeurs ne seront pas plus indulgents pour nos théories. Ne nous fions pas trop en science ni au succès, ni à l'évidence, c'est-à-dire à l'assentiment commun, ni même à l'approbation des doctes et des sages! Inclignons-nous devant des probabilités justifiées par des expériences de plus en plus nombreuses! Mais n'allons pas plus loin. Tant qu'une doctrine triomphe, tout le monde semble s'entendre instinctivement pour sauter à pieds joints sur ses obscurités. Le lendemain de sa défaite, on ne voit plus qu'elles. Sans vouloir rappeler la fâcheuse aventure des rayons N, sur lesquels on a fait tout un hiver des communications à l'Académie des Sciences pour reconnaître ensuite qu'ils n'existaient pas, l'histoire de l'humanité suffit à montrer combien l'homme est aisément la dupe de ses illusions, combien il reste alors réfractaire à l'expérience ou enclin à l'interpréter dans un sens préconçu. Les astrologues n'ont-ils pas pu conserver pendant des siècles la faveur des hommes les plus éclairés?

Et n'affirmons pas vaniteusement que notre temps soit en cela différent des autres, ou que l'âge des superstitions soit aboli, comme l'imaginait Auguste Comte! Les baguettisants découvreurs de courants aqueux sur une carte, les voyants et les sprites ne jouissent-ils pas aujourd'hui, dans certains milieux intellectuels, d'une réputation comparable à celle des Paracelse ou des Ruggieri autrefois? Victor Hugo n'interrogeait-il pas avec foi ses tables tournantes? Ne continue-t-on pas à croire depuis des millénaires que le temps doit changer parce que le calendrier indique une étape nouvelle dans la rotation continue de la lune?

D'ailleurs, notre science expérimentale est bien courte pour conclure. Quel passé a-t-elle derrière elle? A peine un siècle et demi d'études sérieuses. Qu'est-ce que cela à côté des milliers d'années-lumière que les rayons partis des dernières nébuleuses spirales mettent peut-être à nous parvenir? En fait de grandes théories scientifiques, les tours de roue sont tels qu'on semble toujours avoir quelque chance de paraître plus tard un précurseur en reprenant avec des arguments nouveaux une thèse démodée du passé.

Je ne fais pas ici, quoiqu'on puisse le croire, le procès de la science, ce qui témoignerait d'un singulier illogisme dans la conduite de ma vie, mais seulement celui de l'outrecuidance avec laquelle, ayant assis une doctrine physique sur des suppositions, des assimilations et des extrapolations arbitraires, on prétend parfois en déduire des conclusions métaphysiques. Ces théories modernes, je suis tout le premier à les admirer et, dans ma jeunesse, j'en ai été facilement enthousiaste; mais, avec l'âge, je tiens plus à leur laisser leur caractère d'hypothèses, si séduisantes, si merveilleusement agencées qu'elles paraissent. C'est là le seul point que je voulais mettre en évidence dans ce chapitre et, parce que je ramène la science à son domaine, je suis très loin pour cela, je tiens à y insister en terminant, de proclamer sa faillite.

La science trouve d'abord, on le sait assez, une première glorification, à laquelle les foules sont particulièrement sensibles, dans l'empirisme de la vie pratique. Peu importe, en effet, à la plupart



des hommes si, dans quelques centaines de millénaires, l'attraction universelle doit se transformer en répulsion cosmique ou si, dans le même temps, les densités de tous les éléments chimiques se trouveront modifiées; si l'hélium sera, par transmutation, le dernier mot de la matière avant son évanescent, si le soleil doit s'éteindre ou si des condensations d'énergies remettront tout le mécanisme en route! Ils n'en demandent pas si long pourvu qu'on leur construise des maisons ou des ponts qui tiennent debout une cinquantaine d'années, qu'on leur installe des téléphones ou des T. S. F. pour amuser leurs heures d'ennui, qu'on leur fournisse le moyen de cuire leurs repas à l'électricité ou de promener en quelques heures leur inutile besoin de locomotion d'un bout à l'autre de l'Europe.

La science est encore et surtout grande par son effort. Qu'elle se trompe ou non dans ses suggestions, elle n'en reste pas moins — et c'est ce qui nous la fait tant aimer quoique nous puissions en médire — admirable pour piquer constamment notre curiosité en ayant l'air de la satisfaire. Ses ignorances mêmes sont un appel à la pensée et le travail de la pensée constitue la principale supériorité de l'homme. Un grand artiste me disait un jour en souriant : « Comment, vous êtes encore curieux à votre âge ! » J'aurais pu lui répondre : « Comment, vous courez encore après la beauté ! » Mais non, mieux valait, pour notre bonheur à chacun, continuer à croire que nous étions dans le vrai l'un et l'autre!

N'ayons pas la folie de demander à la Science autre chose que ce qu'elle peut nous donner! Sachons à l'occasion retrouver, dans notre exaltation même, un peu de cet indispensable sens critique qu'une éducation lamentablement unifiée est en train d'annihiler chez les Français! Elle restera encore assez belle. La curiosité scientifique nous apparaît, comme l'aspiration vers le beau, si vain qu'en puisse être le résultat métaphysique, un effort vers l'idéal et une source de joie. Faiblesse peut-être, mais inguérissable! Quiconque a mordu un jour à la pomme fatale de l'Eden en garde aux lèvres le goût persistant jusqu'à sa dernière heure et trouve, dans son effort pour la goûter de nouveau, une des plus grandes satisfactions de la vie. Le vrai chasseur ne court pas les guérets pour rapporter du gibier mais pour chasser. On s'étonne parfois de voir un vieillard continuer à apprendre quand il n'a plus, suivant toutes vraisemblances, que quelques mois, au plus quelques années à vivre. On pourrait exprimer le même étonnement pour un jeune homme; car il est, lui aussi, un condamné à mort et l'échéance plus ou moins différée importe vraiment bien peu quand on ramène nos années à l'échelle de l'infini. L'un et l'autre ne poursuivent pas un autre résultat que de *savoir*. Sans doute, au début, cette curiosité a dû commencer par avoir un but immédiatement utile; elle était nécessaire à la conservation de la vie qui paraît la chose la plus essentielle à tous les êtres, et beaucoup d'humains ne voient encore en elle que ce résultat matériel. Mais, chez d'autres, qui sont précisément les amoureux toujours déçus et incorrigibles de la science, elle a depuis longtemps outrepassé son objet pour s'appliquer à des questions que les utilitaires jugent vaines, et c'est cette poursuite d'une insaisissable chimère qui fait à la fois sa grandeur et, moralement, son danger.

Il ne faut donc pas trop accabler notre science, tout en rabaisant sa superbe. Elle peut constituer une illusion suprême; mais, tant que nous vivons, nous ne faisons rien sans elle et elle est encore le meilleur jouet que l'on ait trouvé pour distraire notre misérable passage ici-bas. La foi religieuse que nous avons en elle est un soutien comme toute foi. Mais c'est aussi parce que nous nous sommes mis en marche avec tant de confiance derrière elle que nous souffrons, que nous sommes prêts à pleurer, comme des enfants dont le jouet se brise, quand nous devons constater, après des années de cheminements impuissants, que les sciences répondent si vaguement, si confusément, si contradictoirement à nos

ambitieux pourquoi et il arrive alors que certains d'entre nous, gardant l'âpre soif des solutions définitives, aillent demander ailleurs les réponses dont la douceur pourra enfin les désaltérer. La légende de saint Basile raconte que, pour convertir un médecin juif à l'agonie en lui démontrant la vanité de sa science, le saint obtint de Dieu par ses prières un jour de survie que ce docteur déclarait physiquement impossible. Nous n'avons pas besoin d'un tel miracle pour nous apercevoir chaque jour combien la raison humaine, abandonnée à elle-même, est tristement débile et combien nos yeux se sentent voilés d'une taie épaisse quand ils essayent de percevoir la clarté (1)!

LOUIS DE LAUNAY,  
de l'Institut (Académie des Sciences).

## Le jubilé du roi George V à Londres

Londres n'avait plus vécu, depuis l'Armistice, des heures comparables. Elles ont attesté cette extraordinaire conscience de l'Anglais à l'égard de sa Monarchie, à l'égard de la notion d'Empire britannique, et elles ont permis de sensibiliser aussi son attachement envers la personne même de George V.

Combien de centaines de milliers de fanatiques, venus des faubourgs, de la province, des Dominions, ou tout simplement de l'Europe continentale ou des Etats-Unis, ont reflué sur Londres, durant ce « week-end »! Au mépris de toutes les traditions, après un samedi après-midi de grande ébullition, le dimanche continua sur un rythme amplifié : embouteillage des artères... cinquante « bus » frappés de paralysie dans Picadilly Circus... quarante mille personnes pour assister à la relève de la garde devant Buckingham et combien de journalistes pour recueillir les confidences du policeman « qui n'a jamais vu cela au cours d'une carrière à la veille de son jubilé personnel »?

La soirée du dimanche fut déjà marquée sous le signe de la fièvre ascendante. Tout le long de ce parcours s'amoncelaient les spectateurs, bien résolus à passer la nuit sur des matelas de journaux, en chantant des hymnes, de vieux chants populaires, avec des gosses endormis entre les genoux, et des marchands de crème glacée débordés de commandes.

Lundi, 7 heures du matin. Des estrades ont été aménagées vraiment partout, et leurs occupants, qui, à ce titre, ont payé entre 280 et 2,800 francs belges, en grande partie pour des œuvres charitables, envahissent les métros.

Dans le jardin de Buckingham Palace, le roi George, levé comme de coutume, accomplit sa promenade quotidienne, un petit perroquet australien sur l'épaule. Parfaitement.

Dans les écuries royales les palefreniers placent les harnais armoriés sur les six chevaux gris pommelés des circonstances mémorables... six créatures magnifiques, qui tournent au manège, depuis huit jours, dans un tintamarre de cymbales, de pièces d'artifice, d'étoffes agitées et de cris, afin d'être accoutumées au brouhaha de la foule.

Hors des casernes ou des locaux d'expositions horticoles, 14,000 soldats, précédés de 95 musiques militaires, vont gagner leurs positions. Pour les amateurs d'uniformes, non encore blasés

(1) Ces pages formeront un chapitre de l'ouvrage que l'auteur fera paraître prochainement sous le titre : *L'Eglise et la Science*, chez Grasset, dans la collection *La Vie chrétienne*.



par la vue sans pareille de la Garde, c'est une occasion unique. On fête surtout, au passage, la Royal Navy..., les aviateurs ou l'artillerie. Le roi George se décide à choisir la tenue dans laquelle il se rendra au Jubilé! Problème capital : il s'agit de ne mécontenter personne, ni la marine, ni la Royal Air Force... Alors le Roi endossera la tunique écarlate de field marshal, avec le bicorne à plumes.

Neuf heures du matin. La foule commence de s'amuser au spectacle qu'elle se donne à elle-même... Elle est joyeuse; lorsqu'elle rompt les barrages à Trafalgar et submerge la digue des policiers, c'est dans un éclat de rire général que les poussées méthodiques des gendarmes à cheval calment à peine...

Tout est prétexte à applaudissements : un petit chien égaré qui galopéra de Fleet Street à l'Embankment, au milieu de la rue, échappant à tous les pièges..., les balayeurs vêtus comme les encaisseurs de la Banque Nationale..., les premiers invités de Saint-Paul qui se rendent à l'église, dans leur toilette de grand appareil.

Le défilé commence... les autos avec coupe-file aux couleurs hiérarchisées, se succèdent... On distingue des estomacs couverts de décorations, des gants blancs, des broderies d'or; la perruque des juges est immaculée... Dans une espèce de voiture cellulaire, les « gentlemen of arm », vêtus à la manière Henri IV, avec de petits chapeaux haut de formes, recueillent la moisson d'enthousiasme... Mais ce sont les Hindous qui suscitent le maximum de ferveur... spécialement les deux délégués du Nepal, dont le turban couvert de pierreries se surmonte d'un panache de paradisiens jaunes et blancs, absolument comme aux Folies-Bergère...

Dix heures et demi, du matin... Le premier cortège va s'ébranler... Tout est réglé, au chronomètre! Dans la foule, les limites de la compressibilité sont atteintes, sinon dépassées. C'est le règne de la Croix-Rouge qui commence, les femmes s'évanouissent comme des mouches et l'on finit par ne plus même s'intéresser au labeur des ambulanciers... Tous les stades de la syncope se succèdent... depuis le vertige, qui donne à son auteur la chance d'être amené, presque lucide, au centre du parvis de Saint-Paul, d'où elle assistera au débarquement de l'Armorial anglais.

Lord Trenchard, chef suprême de la police, passe une inspection... Il est vêtu comme un ordonnateur des pompes funèbres, monte un cheval de cirque; derrière lui un état-major galope, tandis que Lady Trenchard, dans un camion automobile, apporte des sandwiches, de la bière pour les policemen, et des morceaux de sucre pour les chevaux...

Première « procession ». Les « premiers ministres ». Ramsay Macdonald, qui en a vu bien d'autres, mais qui a bien changé depuis les meetings en plein air à Hyde-Park et le travaillisme de 1899; les chefs de gouvernement du Canada, de l'Afrique du Sud, avec leur épouse, et qui évoquent un peu une noce de province; pour rehausser, se tient l'inévitable Hindou de pain d'épice!

Deuxième procession : le « speaker » de la Chambre des Communes, dont le carrosse flamand du XVIII<sup>e</sup> siècle, dépourvu de ressorts, est contraint d'aller au pas. Le spectateur continental est saisi de la majesté des traditions londoniennes, même s'il a déjà assisté à l'ouverture du Parlement... Là-bas, dans la cité, le Lord-Mayor, un catholique, se dirige vers la limite de Londres pour y arrêter le Roi et ne le laisser pénétrer qu'après avoir accompli un rite : la remise de l'épée...

Troisième procession : les automobiles de la Cour, filant rapides, de carrosseries un peu démodées, avec à l'intérieur dignitaires et hautes dames, et, parfois, sur le strapontin, un collégien d'Eton, au col bien amidonné.

Quatrième procession : le cortège des ducs! La foule, cette fois, est devenue vibrante; on ne s'évanouit presque plus; les enfants sont tout à fait réveillés; les policemen les ont appelés à grands cris, et ils sont tous au premier rang, insouciant et patriotes... Voici l'escorte des Horse Guards, bleu foncé, avec la cuirasse, les gants

à crispin, la botte énorme et la monture noire! Dans la première voiture, le duc et la duchesse d'York, avec deux bombons fondants roses, qui sont de petites princesses; le duc et la duchesse de Kent suivent... On les acclame; ils paraissent ne pas trop regretter de ne pas être, aujourd'hui, les vedettes... Marina, aussi belle qu'une star de Hollywood, lance des sourires et cherche surtout à conserver sur la tête un chapeau de paille gris perle, particulièrement indiscipliné.

Cette fois les émotions atteignent le paroxysme... On en néglige les voitures du prince de Galles et les gestes amicaux de la reine de Norvège, sœur de George V, qui brandit un face-à-main et semble assez écrasée par le bonnet à poil du prince de Galles, énorme!

Un entr'acte... Les évanouissements reprennent dans la foule, vrais ou simulés... Au loin, dans Piccadilly, les bérets blancs des marins se sont immobilisés au commandement des officiers... Honte et damnation! Un soldat de la Royal Air Force doit quitter le rang, défaillant.

Les détachements de cavalerie qui précèdent les landaus du Roi défilent... exactement comme au jubilé de la reine Victoria, comme au couronnement du 6 mai 1910. Rien n'est changé, et pour la plus grande joie des yeux; seuls les canons se sont un peu compliqués.

La rumeur des acclamations monte; et l'émotion vous gagne, comme elle étreint la gorge de vos voisins. Tout est confondu dans une vague de loyalisme et dans la joie de communier dans un sentiment unanime, ce sentiment qui anime, identiquement, le porte-étendard des Life Guards, la servante de chez Lyon's, le gamin de rues en loques, Sir John Simon et M. Smith...

On n'a presque pas eu le temps d'enregistrer ces images suprêmes, le Roi et son sourire de vieillard apaisé... la Reine, d'une dignité et d'une majesté presque inhumaines...

Pour se retremper dans une réalité moins émouvante, voici les voitures de la suite royale, que l'on ne regarderait peut-être pas, si les ovations ne reprenaient, par la vue des trois maharadjahs, aides de camp honoraires de Sa Majesté Britannique, et évidemment issus d'un recueil de *Mille et une Nuits*; l'un d'entre eux, barbe noire et émeraude géante au nœud du turban, avait pour voisine une douairière, dame d'honneur, dont le chapeau n'avait pas évolué depuis la reine Victoria, chapeau extraordinaire, avec des pigeons de velours lie-de-vin, un chapeau rétrospectif, un jubilé de chapeau...

Dernier coup d'œil au cortège royal, qui tourne après Duncannon Street et pénètre dans le Strand... La musique de la Royal Navy termine son *God save the King*... les tambours arrêtent la jonglerie des baguettes, et le tambour-major géant lance une dernière fois, dans le ciel anormalement bleu, sa canne à pomme de nickel...

*Long live the King!*

\* \* \*

Mais le Jubilé n'est pas terminé...

Le soir, Londres s'est mué en une cité de provisoire folie, que complètent des illuminations et des feux d'artifice, déclanchés par le Souverain lui-même, après que son Message, radiodiffusé, ait, pendant quelques minutes, suspendu sur la ville entière un silence d'angoisse.

Jusqu'à 3 heures du matin, dans le West-End, des milliers de gens, qui ne se connaissaient pas, fraterniseront, dans une frénésie de danse, de musique, de confettis, de champagne, de Guinness, d'embrassades et de fierté patriotique, tandis que, dans les quartiers populaires, aux plus humbles fenêtres de Bethnal Green, s'allumeront des lampions, pour encadrer la lithographie naïve des Souverains.

JEAN THÉVENET.



# Godefroid de Bouillon et la première Croisade

« Les Croisades, a dit notre grand historien Godefroid Kurth, sont avant tout une œuvre belge. Nous y sommes allés les premiers avec Godefroid de Bouillon, nous y sommes restés les derniers avec Charles-Quint et don Juan d'Autriche. » Et ailleurs le grand historien proclame : « Nous sommes le peuple de la croisade, c'est chez nous qu'elle est venue prendre ses chefs et qu'elle a trouvé ses principaux effectifs... Aucun peuple ne peut se vanter d'avoir joué un rôle plus glorieux dans ces héroïques entreprises. L'Europe entière le reconnut, puisque c'est à des princes belges qu'elle donna la couronne du royaume de Palestine et celle de l'empire latin de Constantinople. »

C'est dire tout l'intérêt que doit éveiller chez nos compatriotes la publication entreprise par M. René Grousset d'une *Histoire des Croisades et du royaume franc de Jérusalem* (1), destinée à remplacer les travaux vieillis et dépourvus d'appareil critique de Michaud et à donner plus de développement à l'excellente synthèse de M. Bréhier, le savant professeur de l'Université de Clermont.

Dans son premier volume, M. René Grousset nous présente sous son véritable jour la figure de Godefroid de Bouillon, type accompli du héros chrétien.

Dès que, succédant à l'agitation anarchique et pillarde de la Croisade populaire de Pierre l'Ermitte, s'organise l'armée des barons, la Basse-Lotharingie, plus tard connue sous le nom de Brabant, fournit le premier groupe prêt à partir. Laissons à l'auteur l'explication qu'il donne du fait que, bien que la majorité des compagnons de Godefroid de Bouillon fussent vassaux du Saint-Empire, le sang wallon parlera en eux, de sorte que la royauté fondée à Jérusalem sera une royauté française. C'est, pensons-nous, faire intervenir d'une façon anachronique des facteurs d'ordre national bien étrangers à ces guerriers féodaux. Remplaçons les mots « monarchie française » par « monarchie franque » et nous serons d'accord.

Devenu chef du premier contingent de la Croisade, Godefroid de Bouillon doit commencer par faire montre de talents diplomatiques en négociant avec le roi Coloman de Hongrie et avec l'empereur Alexis Commène, qui tous les deux n'ont conservé que de mauvais souvenirs du passage de la Croisade démagogique de Pierre l'Ermitte et des autres bandes pillardes des premiers Croisés. Ce n'est pas sans peine du reste que Godefroid maintient la discipline dans son armée, comme le prouve un fait aussi regrettable que le pillage de Selymbria (Selivri), sur les bords de la mer de Marmara, et qu'il échappe aux sollicitations du *Basileus* désireux d'obtenir des croisés un serment de fidélité assurant à l'Empire byzantin le retour des territoires enlevés aux Turcs. Très adroitement, Godefroid suit une politique dilatoire jusqu'au moment où l'arrivée des autres corps de l'armée croisée lui permettra, espère-t-il, d'obliger Alexis à abandonner ses prétentions. Pour forcer la main aux Croisés, cantonnés à Péra, le *Basileus* se refuse à les ravitailler, ce qui provoque un recours à la force. Godefroid vaincu doit passer par les conditions impériales et prête, avec ses barons, serment de fidélité à Alexis, encadrant ainsi la Croisade franque dans la Croisade byzantine. C'est ainsi en auxiliaires

de Byzance que les Croisés passent sur la rive asiatique, recevant des autorités grecques le ravitaillement et même une solde. Lorsque, quelques jours plus tard, Bohémond de Tarente arrive à Constantinople avec ses Normands de l'Italie méridionale, il prête sans difficulté le serment de fidélité exigé par le *Basileus*. Les Croisés français, avec Robert Courteheuse et Etienne de Blois, imitent cet exemple. Par contre, les Provençaux, sous les ordres de Raymond de Saint-Gilles, outrés des mauvais procédés des sujets byzantins de la Croatie et de la Macédoine, ne pensaient qu'à se venger en attaquant Constantinople et il faut l'intervention de Godefroid de Bouillon et du comte de Flandre pour leur montrer la stupidité de pareille agression contre des chrétiens, alors que les Turcs sont à Nicée, à quelques kilomètres de là.

En envoyant une avant-garde de pionniers préparer des passages au travers des sommets abrupts de l'Uzun Tshair Dagh, Godefroid parvient à amener son armée sans encombre devant Nicée et à en organiser le blocus. Avant que les Croisés aient pu livrer un assaut, qui eût été inévitablement suivi de pillage, la ville préfère se rendre aux Grecs, ce qui était conforme aux accords conclus avec le *Basileus*.

A Dorylée, le 1<sup>er</sup> juillet 1097, les Normands d'Italie et ceux de France, s'étant séparés du gros de l'armée, sont attaqués par toutes les forces réunies des Seljoucides. Ils eussent été infailliblement écrasés si, à l'appel de Bohémond, Godefroid de Bouillon n'était accouru avec cinquante cavaliers seulement, le reste des Lotharingiens le suivant au galop, en attendant que les autres chefs croisés, débouchant sur le champ de bataille, décident du sort de la journée.

Cette victoire éclatante est le point de départ de deux siècles d'hégémonie franque dans le Proche-Orient.

La traversée de la Phrygée, où les Turcs avaient fait le vide, et des régions désertiques de la Lycaonie est particulièrement pénible; les Croisés y perdent la plupart de leurs chevaux; ce n'est qu'en atteignant Iconium (Qoniya) qu'ils trouveront une contrée plus fertile où ils pourront se refaire.

Après avoir de nouveau vaincu les Turcs devant Héraclée, le 10 septembre, les Croisés se divisent. Godefroid contourne le massif de l'Anti-Taurus pour rétablir en Cappadoce un souverain arménien du nom de Siméon et continuer ses succès par l'occupation de la ville arménienne de Mar'ash.

Tandis que cette politique arménienne était poursuivie par Baudouin de Boulogne, à qui elle devait rapporter la souveraineté d'Edesse, le gros de l'armée croisée descendait en Syrie et mettait le siège devant Antioche. Négligeant l'effet de surprise d'une attaque brusquée, qui eût probablement réussi, et ne pouvant utiliser, vu l'âpre rivalité entre chrétiens syriaques et Arméniens, les sympathies d'une partie de la population, les Croisés doivent entreprendre un investissement en règle, tandis que les flottes italienne, flamande et scandinave appareillaient vers les côtes de Syrie.

Les opérations du siège sont paralysées par une grave maladie de Godefroid de Bouillon et par une terrible disette. Tandis qu'une expédition de ravitaillement forte de vingt mille hommes, sous les ordres de Bohémond et de Robert de Flandre, remontait l'Oronte, elle est attaquée par une puissante armée sarrasine qui s'était formée à Damas pour secourir la ville assiégée. Une dure bataille s'engage près d'Al-Bara, le 31 décembre 1097. La fière contenance de Robert de Flandre permet à l'avant-garde de se replier sur Bohémond, dont l'intervention décide de la victoire. Mais si ce succès empêche les Musulmans de secourir Antioche, de leur côté les chrétiens n'osent pousser plus loin leurs opérations de ravitaillement. Ils reviennent au camp, « victorieux, mais les mains vides », comme l'écrit Raymond d'Agiles, et la disette fait périr grand nombre de Croisés qui n'avaient pas les moyens

(1) Tome I<sup>er</sup>, *L'Anarchie musulmane et la monarchie franque*, Paris, Plon, 1934, in-8°, LXII, 698 pages, avec cartes.



voulus pour passer par les conditions des Arméniens et des chrétiens syriaques, qui ne voulaient les sauver qu'en les exploitant.

A ce moment, probablement à cause de sa maladie, Godefroid de Bouillon s'efface devant Bohémond, qui dirige effectivement les opérations militaires comme les négociations diplomatiques. C'est lui qui, par sa victoire du lac d'Al-Amp, le 8 février 1098, fait échouer une expédition de secours organisée par le prince d'Alep. C'est lui qui, avec Raymond de Saint-Gilles, assure la coopération entre les Croisés et la flotte. Mais aux heures critiques Godefroid réapparaît, notamment lorsque, le 6 mars, après avoir arrêté la panique de l'armée chrétienne, bousculée par une sortie des assiégés, il passe à la contre-attaque sur le pont de l'Oronte et rend confiance aux croisés par ses exploits merveilleux, coupant un Turc en deux d'un seul coup d'épée (1) et accumulant autour de lui les cadavres.

Cette victoire décida du sort d'Antioche; l'investissement est désormais complet et, grâce à Bohémond, qui, pour des fins personnelles, avait noué des intelligences avec un renégat du nom de Firuz, très avancé dans la confiance de l'émir Yâghi-Siyân, gouverneur de la forteresse, les Croisés réussissent à prendre la ville d'assaut, le 3 juin 1098.

La prise d'Antioche sauva les chrétiens d'un désastre effrayant, car le lendemain même apparaissait sur l'Oronte une formidable armée de secours commandée par Kurbupa, gouverneur de Mossoul. Godefroid doit fort sagement faire évacuer les positions avancées et ramener dans la place tous les chrétiens, ainsi devenus d'assiégeants assiégés. La situation était d'autant plus grave que la citadelle dominant la ville était encore aux mains des Musulmans, qui se livraient à de terribles incursions, qu'une famine atroce décimait les Croisés et qu'Alexis Comnène, persuadé que sa marche sur la Syrie n'avait désormais plus d'objet, rebroussait chemin avec l'armée byzantine. Les Croisés, désespérés, donnaient de nombreux signes de défaillance; une des tours les plus importantes, abandonnée par ses défenseurs, n'est sauvée que par le courage de trois chevaliers de Mechelen-sur-Meuse (Limbourg belge) qui, à eux trois, arrêtent trente ennemis et permettent ainsi l'arrivée des renforts.

Bohémond, qui, avant la prise de la ville, s'était fait promettre par ses compagnons d'armes la principauté d'Antioche, avait beau multiplier les efforts pour relever le moral de l'armée, le désastre paraissait imminent. La découverte de la Sainte Lance dans le sol de l'église Saint-Pierre rendit le courage aux Croisés, tandis que des dissensions affaiblissaient l'armée de Kurbupa. Le 28 juin 1098 les chrétiens volent à la bataille et après avoir taillé en pièces l'armée assiégeante s'emparent de son camp et de la citadelle.

Fidèles aux engagements pris, Godefroid de Bouillon, Robert de Flandre et Robert de Normandie auraient voulu remettre Antioche au *Basileus*, mais les Byzantins ne profitèrent pas de ces bonnes dispositions et, par leur carence, comme par leurs intrigues avec les Fatimides d'Égypte, firent en sorte que Bohémond put devenir prince d'Antioche, atteignant ainsi le but de toutes ses intrigues.

Après ces dures épreuves, la Croisade piétina sur place. Godefroid de Bouillon, fuyant la peste qui désolait Antioche, se rend à Edesse, auprès de son frère Baudouin. Puis il inaugure une politique indigène en défendant l'émir d'Azâz contre son suzerain le malik d'Alep. Les dissentiments entre Bohémond et Raymond de Saint-Gilles, l'effacement de Godefroid de Bouillon au milieu de toutes ces intrigues qui l'affligent et le déconcertent retardent quelque temps encore la marche sur Jérusalem. Ce n'est que le 13 janvier 1099 que Raymond de Saint-Gilles prend, le premier,

(1) « ... fist un coup tel dont il sera touzjorz parlé, ... li dux le féri de l'espée parmi le nombrill, si que sa moitié desus chéi à terre et l'autre moitié remest (resta) sur le cheval, qui se féri en la cité avec les autres », GUILLAUME DE TYR, p. 204.

la route de la Judée. Après diverses opérations et négociations dans la Syrie moyenne, après s'être emparée de la redoutable position du « Krak des Kurdes » et avoir, par suite de la maladresse de l'émir de Tripoli, qui avait cru intimider les chrétiens en annonçant l'arrivée du Khalife de Bagdad en personne, surmonté un grave péril d'émiettement (Godefroid de Bouillon lui-même envisageant la création d'une principauté lotharingienne entre Lattaquié et Tortose), la Croisade pénétrait enfin en Palestine.

Indifférents aux promesses du *Basileus*, en qui, depuis les événements d'Antioche, ils avaient perdu toute confiance, la majorité des barons, Godefroid de Bouillon en tête, se prononcent pour la marche immédiate sur Jérusalem. Cette attitude énergique allait rendre au duc de Lotharingie la place incontestée de chef, pour laquelle il avait été depuis quelque temps éclipsé par le comte de Toulouse. Au moment décisif Godefroid reprenait ainsi la direction morale, religieuse et militaire de la Croisade, tandis que son rival ne songeait qu'à se tailler une principauté sur la côte libanaise, comme Bohémond l'avait fait à Antioche. S'appuyant sur certains éléments indigènes et repoussant toute entente avec les Fatimides d'Égypte, qui avaient profité de l'affaiblissement causé aux Turcs par les victoires des Croisés pour ramener sous leur domination la Palestine et la Phénicie méridionale, Godefroid, en dépit de la chaleur accablante de l'été, arrivait le 6 juin à Emmaus; au milieu d'une émotion indescriptible, l'avant-garde atteignit Bethléem et, le 7 juin, l'armée tout entière était en vue de Jérusalem.

Cette marche en avant avait été facilitée par le concours des escadres chrétiennes désormais maîtresses de la mer, ce qui assurait un ravitaillement régulier à l'armée croisée.

Le gouverneur envoyé par le vizir égyptien Al-Afdal avait mis Jérusalem en état de défense. Les Francs, aidés par des capitaines génois experts dans la construction des machines de guerre, durent entreprendre un siège des plus pénible, à cause surtout de la pénurie d'eau. Mais le moral des chrétiens, espérant la fin prochaine de leurs longs efforts, était très élevé. Après un premier assaut infructueux, Godefroid de Bouillon, Robert de Flandre et Robert de Normandie parviennent dans leur secteur d'attaque, entre la porte de Saint-Etienne et le torrent du Cédron, à transporter au pied des murailles leurs machines et une énorme tour roulante. En dépit d'une résistance acharnée et des effets terribles du « feu grégeois », Godefroid réussit, le vendredi 15 juillet, vers midi, à lancer une passerelle, du haut de sa tour roulante, protégée contre l'incendie par des peaux de bêtes fraîchement écorchées. Deux chevaliers tournaisiens, les frères Letold et Engilbert, pénètrent les premiers dans la place; Godefroid et son frère Eustache les suivent immédiatement. Le combat se poursuit sanglant à l'intérieur de la ville, les autres chefs croisés élargissent le succès des Lotharingiens et, au bout de quelques heures, le gouverneur Iftikhâr al-Dawla se rendait à Raymond de Saint-Gilles. Le soir même, les chefs croisés, Godefroid de Bouillon en tête, montaient au Saint-Sépulcre pour y faire leurs dévotions.

Quel régime allait-on donner aux Lieux saints reconquis au prix de si pénibles sacrifices? Jérusalem serait-elle constituée en patrimoine ecclésiastique ou en royaume laïque? En ce dernier cas, lequel des chefs de la Croisade ceindrait la couronne? Une tentative de primauté du spirituel menée par l'évêque Arnould de Marturano en Calabre, au profit d'Arnould Malecorne, originaire du Rœulx en Hainaut, chapelain du duc de Normandie, échoua, vu le peu de considération dont ces deux personnages jouissaient dans l'armée. Restait donc à élire un chef laïque; le comte de Flandre et le comte de Normandie, désireux de rentrer au plus vite dans leurs Etats, étaient hors cause; ses sympathies à l'égard d'une alliance byzantine nuisaient à Raymond de Saint-Gilles auprès des barons, peu désireux de voir leur conquête réduite



à l'état de royaume vassal du *Basileus*; Godefroid de Bouillon refusa d'abord la couronne qu'on lui offrait, on dut le forcer à accepter (22 juillet 1099).

En dépit de sa valeur de soldat et de la sainteté de sa vie, qui le faisait accuser par ses clercs de « prolonger les stations à l'Eglise et de laisser refroidir le dîner », Godefroid eut quelque peine à faire reconnaître son autorité, surtout par le bouillant Raymond de Saint-Gilles. On sait que le nouvel élu ne prit pas le titre de roi, refusant, à en croire la tradition, « de porter une couronne d'or là où le Christ avait porté une couronne d'épines ». Il se contenta du titre beaucoup plus modeste d'*avoué* ou défenseur du Saint-Sépulcre. Ce titre pouvait être interprété comme celui de régent pour le compte de l'Eglise et évitait ainsi toute difficulté avec le parti ecclésiastique.

Les difficultés ne manquaient pas d'autre part, tant du fait des chrétiens indigènes qui allaient jusqu'à refuser de révéler aux Latins l'endroit où était cachée la relique insigne de la vraie Croix, que du fait d'une formidable attaque déclanchée par l'armée égyptienne d'Al-Afdal, vingt jours à peine après la prise de Jérusalem. La gravité du péril eut le bon effet de resserrer le faisceau des forces franques autour de l'*Avoué* du Saint-Sépulcre et l'éclatante victoire d'Ascalon (12 août 1099) fit disparaître le péril fatimide.

La situation restait cependant fort grave. Les rivalités entre Croisés reprennent. Par une véritable trahison, Raymond de Saint-Gilles empêche Godefroid d'établir son autorité à Ascalon et sans l'intervention de Robert de Flandre une lutte sanglante se fût engagée entre Croisés. Ces dissensions hâtent le départ des principaux chefs qui, par une démobilisation précipitée, laissent l'*Avoué* du Saint-Sépulcre seul, avec une poignée d'hommes, dans une Judée mal soumise et entourée d'ennemis. Seul Tancrede consent à rester sous ses ordres et soumet la Galilée, tandis que Godefroid lui-même réussissait à établir son autorité en Judée. Mais, vu la pénurie d'hommes, cette occupation restait forcément précaire et l'*Avoué* ne parvenait pas à étendre ses conquêtes comme le prouve son échec de décembre 1099 devant la ville maritime d'Arsuf, où un chevalier du Hainaut, Gérard d'Avesnes, ligoté sur un mât au-dessus du rempart, est exposé par les assiégés aux flèches de ses coreligionnaires.

Cependant, à la suite de divers coups de main, dans lesquels se distingue particulièrement un chevalier du Brabant wallon, Garnier de Grez, Godefroid parvient à étendre ses possessions le long du littoral, où Jaffa devient la principale place d'armes des Croisés, en même temps que le centre de l'activité commerciale des républiques marchandes d'Italie.

Ainsi, par une politique cohérente, la situation s'améliore de plus en plus, au point de permettre aux Croisés de tenir tête à l'est du lac de Tibériade aux forces du royaume de Damas et de transformer l'Etat de Jérusalem en une monarchie franque entourée, grâce à une politique indigène avisée, d'emirats musulmans vassaux.

Par contre, Godefroid ne parvient pas à soumettre à sa suzeraineté les principautés franques de Syrie et même, lorsque l'archevêque de Pise, Daimbert, est élu patriarche de Jérusalem, le régime monarchique subit une éclipse. S'agenouillant devant le nouveau patriarche comme devant son maître et seigneur, Godefroid demande humblement l'investiture de Jérusalem, reconnaissant sur la Terre Sainte la souveraineté du Christ-Roi, représenté par le patriarche, dont l'*Avoué* du Saint-Sépulcre n'est que le mandataire. Cette conception ecclésiastique de l'Etat triomphera d'autant plus complètement que, n'écoulant que sa piété, Godefroid passera successivement par toutes les exigences du patriarche, au point de lui céder, par l'accord du 1<sup>er</sup> avril 1100, la ville sainte elle-même avec sa citadelle ou Tour de David, dès qu'il aurait conquis deux

autres villes qui lui appartiendraient en propre, mais qu'il céderait au patriarche, au cas où il mourrait sans hoirs.

C'est ce qui arriva peu après. Comme il s'était rendu, en juin 1100, à Jaffa pour y recevoir une flotte vénitienne, Godefroid fut atteint de la peste ou d'une épidémie analogue; transporté en toute hâte à Jérusalem, il y mourut le 18 juillet 1100. Son frère Baudouin qui lui succéda ne partageait pas ses humbles sentiments de soumission à l'égard de l'Eglise; avec lui la mainmise du patriarche Daimbert sur l'Etat de Jérusalem prendra fin et la conception monarchique va triompher.

Le Godefroid de Bouillon dont M. Grousset retrace le rôle dans la Croisade, d'après les sources les plus sûres, diffère quelque peu du héros légendaire, à allures de surhomme, que nous avaient montré certains écrivains catholiques de l'époque romantique. Il eut, comme tout le monde, ses faiblesses et ses déficiences. Il était plus fait pour la bataille que pour la diplomatie et la politique et même ses talents de tacticien semblent avoir été assez modestes; bien souvent, aux heures difficiles, à Dorylée et à Antioche, ce seront les autres chefs de la Croisade, comme Bohémond et Tancrede, qui détermineront la victoire. D'autre part, une certaine absence de personnalité, résultant d'un caractère conciliant et facile, contribuait à lui rendre possible la direction d'une armée aussi hétérogène et à éviter les conséquences fâcheuses des rivalités et des ambitions qui ne cessèrent de mettre aux prises les chefs croisés. Mais ce qui permettra surtout à Godefroid de mener à bonne fin sa noble entreprise c'est que, contrairement à beaucoup de ses compagnons d'armes, il ne sera, en dehors du champ de bataille, où le fait remarquer sa bravoure hors pair, qu'un pèlerin pieux, plein de bonne grâce, de douceur, de charité, d'humilité chrétienne. Mieux que tout autre, il incarne l'esprit de Croisade dans son plus noble idéal et mérite ainsi la vénération et l'admiration de tous.

Vicomte CH. TERLINDEN,  
professeur à l'Université de Louvain.

## Le prince Eugène de Savoie

Vainqueur de Paris, le cardinal Mazarin était devenu plus Français que le jeune Louis XIV lui-même. Il était chez lui en France, et la France était son héritage. La noblesse du royaume résista longtemps à la politique souple, ondoyante et tenace du cardinal. La force irrésistible du successeur de Richelieu, ses relations internationales, ses immenses richesses eurent enfin raison des plus irréductibles. L'on vit alors les nièces de Mazarin, dociles instruments d'une nouvelle politique, données en mariage à des princes du sang. Elles qui, dans les « Mazarinades », avaient été moquées comme le méritait leur roture, triomphèrent de tous les préjugés après l'écroulement de la Fronde.

Eugène-Maurice de Carignan, prince de la famille régnante de Savoie, fils d'une Bourbon, ne crut pas déchoir en épousant Olympia Mancini, une des célèbres nièces du tout-puissant ministre. L'union de laquelle devait naître le prince Eugène eut lieu le 21 février 1658. L'époux reçut le titre de comte de Soissons et la belle Olympia devint surintendante de la maison de la reine.

Le nouveau comte de Soissons mourut assez mystérieusement après douze ans de mariage. Il laissait une veuve, qui n'était pas inconsolable, et sept enfants. Le jeune Eugène, né en 1663,



fut élevé, comme il convenait à un cadet de noblesse, en « petit abbé ». Malingre et voûté, dès l'âge de cinq ans il couvrait d'une soutane noire et d'un col blanc son corps disgracié. Nez court et large, bouche toujours ouverte, Eugène était sans conteste très laid. Louis XIV le lui faisait bien sentir lorsqu'il rendait visite à la jeune veuve. On disait à la cour que le roi n'était pas étranger à sa naissance; nouveau grief, car Louis XIV n'aurait jamais reconnu un enfant aussi vilain, même s'il eût été certain d'en être le père.

Comme Paul Frischauer le montre très finement dans le beau livre dont nous nous inspirons (1), moins Louis XIV s'occupait du « petit abbé », plus Eugène lui vouait d'intérêt. Son imagination nourrie dans la solitude faisait du roi de France le type parfait du monarque. Les guerres victorieuses qui marquèrent le début du règne ne pouvaient qu'affermir cette admiration juvénile. L'exil à Bruxelles d'Olympia Macini, compromise malgré l'amitié du roi dans l'affaire des poisons, refroidit les sentiments de loyalisme exalté du prince Eugène, en même temps qu'il lui donnait la liberté de quitter à jamais la soutane. Pauvre mais fier, le « chevalier de Carignan » put enfin penser à la carrière des armes qu'il prétendait choisir envers et contre tous.

Comme il était aussi rusé qu'ambitieux, c'est au prince de Conti qu'il s'adressa pour obtenir un commandement. Avec l'appui de ce prince, gendre du roi, il pouvait espérer que Louis XIV ferait peut-être confiance à l'éducation militaire qu'il s'était donnée, à peu près seul, au prix d'un travail admirable de courage. « Eugène était debout devant Sa Majesté. Il se vit en face d'un homme large d'épaules et fort qui tourna vers lui un visage bien nourri, après avoir salué son gendre.

« Le chevalier de Carignan », dit Conti. Louis ne sourcilla pas. Il ne fit pas semblant de reconnaître le visage d'Eugène depuis vingt ans qu'il l'avait vu dans son berceau pour la première fois, au moment où sa mère, dont on n'osait plus prononcer le nom en sa présence, avait été pour lui l'être le plus cher au monde.

« Le chevalier de Carignan, commença Conti avec prudence, ne désire pas rester abbé, Sire. Il est plein de zèle pour les armées de Votre Majesté. Il voudrait être soldat comme son père. Il a appris à faire des armes et à monter avec moi, Sire, ajouta-t-il en voyant que le roi restait immobile en regardant par-dessus la petite stature légèrement tremblante d'Eugène comme s'il n'avait même pas existé. Le chevalier de Carignan sollicite une compagnie. »

Louis XIV ne répondit pas. Il ne restait plus à Conti qu'à faire comprendre à Eugène par un signe qu'il devait s'en aller, disparaître, puisque le roi n'avait pas daigné lui accorder un salut ni même un regard. Mais Conti dut tirer fortement le prince Eugène par le bras pour le faire partir.

Eugène était impassible et regardait à travers le jabot de dentelles du grand roi; il se voyait à la tête d'un escadron au galop, laissant derrière lui les colonnes compactes des fantassins, et parcourant de longues étapes au cours desquelles des fortifications surgissaient à l'horizon, démolies bientôt par les catapultes. Il voyait des maréchaux qui s'inclinaient devant lui et il voyait aussi sa mère Olympia dans ses vêtements brodés de perles préparer une réception à l'homme qui se tenait immobile en face d'elle.

Il mesura le roi d'un regard perçant. « Je reviendrai », se dit-il, et il sentit la main de Conti qui l'entraînait. Eugène reçut un présent d'argent de ce prince, refit sa garde-robe et prit part aux débauches de ses cousins et amis. Il fut quelque temps un dandy.

(1) PAUL FRISCHAUER, *Le prince Eugène. Un homme et un siècle*, traduit de l'allemand par S. STELLING-MICHAUD, Editions Victor Attinger, 340 pages, 10 planches hors texte, Paris et Neuchâtel, 1934. La traduction nous semble intéressante, mais pourquoi le traducteur français ignore-t-il que *Lüttich* c'est *Liège*?

Tout ce qu'il faisait, c'était les dents et les poings serrés; il attendait toujours l'occasion de faire tressaillir le visage tranquille de Louis XIV. Sa Majesté n'avait pas daigné le voir. Il contraindrait cette Majesté à ouvrir les yeux. »

Mais, hors de France, où ce présomptueux pouvait-il espérer trouver la gloire des armes? Là même où le Roi Très Chrétien ne voulait pas que ses soldats défendissent la Croix contre le Croissant, en Autriche. Il suffisait à Louis XIV que la monarchie des Habsbourg fût menacée; peu lui importait par qui; peu lui importait que la civilisation chrétienne elle-même fût menacée sur le Danube.

Le prince Eugène réussit alors un coup de maître. Il persuada à son cousin de Conti d'aller avec lui prendre du service contre les Turcs. En grand mystère, les deux princes prirent la route de l'Allemagne. Tout allait bien, lorsqu'à Francfort un ordre royal rappela Conti, déjà fatigué de sa gloire future, à la cour qu'il n'aurait jamais dû quitter.

Eugène était seul et sans ressources, loin de Paris, loin de Vienne surtout. Au prix de souffrances sans nombre, il rejoignit l'armée impériale. Il eut la consolation d'y rencontrer un parent, le margrave Louis de Bade, qui l'emmena avec lui. C'était en 1683, l'année terrible du siège de Vienne par les Turcs. Au cours de la célèbre victoire qui rendit immortel le nom de Sobieski, le prince reçut le baptême du feu. Il avait à peine vingt ans.

Désormais Eugène se donna à l'Autriche, à cet empire immense et disparate où la religion seule unissait des hommes différents de race et de langue, où le souverain, le faible Léopold, commandait avec peine à une poussière d'Etats. Colonel aujourd'hui, général le lendemain, le prince cherchait une action d'éclat. Il en trouva l'occasion devant Belgrade.

Peu après, il se révéla diplomate avisé et fin politique, en se retournant contre le second ennemi de l'Empire, sa France natale. « Pour affaiblir les forces royales sur le Rhin, disait Eugène, il faudrait gagner la Savoie et obliger Louis XIV à lutter sur plusieurs fronts. » Le prince parvint à convaincre l'empereur d'Allemagne et son cousin de Savoie. Dix ans après avoir quitté la France comme un conspirateur malheureux, il en foulait le sol à la tête d'une armée étrangère. La campagne fut courte et vaine. Elle suffit néanmoins à apprendre à la cour de Louis XIV qu'un prince français au service de l'Autriche pouvait tenir tête à son royal cousin.

Après les Français, de nouveau les Turcs. En 1697, Eugène, pour la première fois, obtenait le commandement général. L'armée ottomane était arrivée à Zenta, sur les bords de la Theiss. La bataille s'engagea deux heures avant le coucher du soleil et se termina à la nuit, comme si, disait le prince victorieux, dans son rapport à l'empereur, « le soleil n'avait voulu s'en aller avant d'avoir vu de son oeil brillant le triomphe complet des Impériaux ». Le lendemain, Eugène conduisit son armée dans le camp abandonné par le sultan. Alors seulement, il se rendit compte de l'importance de la rencontre. Vingt mille Turcs couvraient le champ de bataille, près de vingt mille autres s'étaient noyés dans la Theiss. C'était une victoire qui valait celle de Vienne et faisait du prince Eugène l'émule du roi Sobieski, le premier général de son temps.

Sa réputation dépassait les frontières de l'empire. Rien ne le montre mieux que les efforts de Louis XIV pour reconquérir ce victorieux. En grand secret, un gentilhomme français se rendit à Vienne auprès du prince Eugène, qu'on appelait alors S. A. de Savoie, feld-maréchal de l'empire. « Sa Majesté, dit l'ambassadeur, propose au prince de Savoie et à sa famille de revenir en France. Elle est prête à donner à Son Altesse toutes les fonctions et tous les honneurs dont elle jouit à la Cour impériale. Sa Majesté nomme le prince de Savoie gouverneur de Champagne et lui offre une rente annuelle de vingt mille louis d'or. » Eugène refusa.

Quelques années avaient suffi pour faire de ce prince en qui



coulait le sang des Bourbons un parfait Allemand. Il rêvait d'un empire unifié, modernisé, rempart efficace contre la politique d'expansion que la France devait à son grand-oncle Mazarin.

Lors de la guerre de la succession d'Espagne, il trouva à ses côtés un général digne de lui dans la personne du duc de Marlborough. Les noms de ces deux génies militaires sont unis au souvenir des grandes victoires de Ramillies, Turin et Malplaquet. Mais, en 1712, Eugène fut à son tour vaincu par le maréchal de Villars à la bataille décisive de Denain.

La paix d'Utrecht de 1713 n'en consacra pas moins l'humiliation du Roi-Soleil. Les Pays-Bas étaient donnés à l'Autriche, et Eugène en recevait le gouvernement (1). Louis XIV ne survécut pas à ces revers; il expira deux ans après laissant la France épuisée et sans force.

Le prince Eugène pouvait être content, de ce contentement amer qui convenait si bien à son ingrate et triste physionomie. La paix à l'Ouest lui permit d'achever ses campagnes contre l'Islam. A Peterwardein et à Belgrade il sauva l'Autriche une fois de plus menacée et conquit une gloire sans pareille.

Il ne semble pas que cette gloire que le prince chercha toute sa vie et à laquelle il avait sacrifié les aspirations de sa jeunesse lui ait apporté le vrai bonheur. Comblé de titres, d'honneurs et de pensions, le prince Eugène de Savoie mourut à Vienne le 20 avril 1736.

LÉON-E. HALKIN,  
Assistant à l'Université de Liège.

## Les enseignements de la vigne<sup>(2)</sup>

Au début de 1872 une attaque terrassa M. Varin. Ce Bourguignon à demi voltairien, au teint fleuri, à l'esprit orné, prit tout juste le temps d'attendre l'arrivée d'un vieux prêtre, un ami de la famille, qui l'aida à franchir dans l'apaisement le terrible passage.

Cette mort donnait à Jean la propriété de la maison des Varin à Nuits et de toutes les vignes, y compris les quelques parcelles qui pouvaient à juste titre revendiquer l'appellation de Vougeot.

La prise de possession du nouveau propriétaire fut désastreuse. Quelques semaines après la mort de son beau-père, une de ces brusques gelées, comme en amènent les nuits claires et calmes d'avril, frappa toutes les premières pentes de la Côte, s'arrêtant tout juste à la limite du clos des Varin, mais au delà.

Des lettres navrantes des vigneron apprirent la nouvelle à Jean qui, les derniers devoirs rendus à son beau-père, avait regagné la maison des tilleuls. Il les montrait avec un malin plaisir à sa femme. Elle répliquait qu'un budget de vigneron (la chose était archi-connu en Bourgogne) devait s'établir sur une période de dix ans. Et puis le soleil, qui peut tant pour les fruits de la terre, vint à point prendre son parti. Il caressa si bien les bourgeons endoloris par la gelée qu'ils s'épanouirent presque de façon normale. Les lettres devenaient moins alarmantes. On prévoyait une récolte égale aux deux tiers d'une année moyenne. Lucile triomphait. Et son mari lui accordait bien volontiers partie gagnée.

(1) La nomination de l'illustre soldat ne fut d'ailleurs pas suivie de l'envoi du prince aux Pays-Bas. Un ministre plénipotentiaire le remplaça; c'était le marquis de Prié, de triste mémoire.

(2) Ce portrait de vigneron est extrait d'un roman de M. BERNARD DE VAULX, intitulé *Monsieur de Soucy avant le phylloxera*, qui paraîtra chez A. Fayard, Paris, dans quelques semaines.

Il est si agréable d'avoir tort pour un homme d'esprit, quand ce tort se traduit par un avantage. Il calcula que cette récolte inattendue boucherait un trou dans son budget. Et puis surtout il n'y pensa plus, goûtant la joie sans mélange de pouvoir s'adonner à ses occupations préférées.

Les insoucians s'exposent à de durs réveils. Le 15 septembre, alors que les premières dispositions pour la vendange étaient prises, une grêle drue joncha en cinq minutes le sol de feuilles et de grains, laissant les ceps aussi nus qu'en plein hiver. La vigne décidément semblait s'acharner à le châtier pour les durs propos dont il l'accablait. Des lettres pressantes l'appelaient auxquelles il fallut céder.

Le voyage ne fut pas aussi désolant qu'il l'avait craint. Dans aucune des maisons de vigneron qu'il visita l'une après l'autre, il n'y eut de ces doléances, de ces gémissements, de ces lamentations auxquels il avait vu les fermiers de son pays s'abandonner jusqu'à perdre le sens de leur dignité.

Ces fils et ces petits-fils de vigneron étaient marqués, à leur insu peut-être, du prestige, de la sorte de noblesse que confère la culture d'un vin dont la réputation séculaire s'étend sur le monde. Ils parlaient du désastre comme d'un deuil de famille, et Jean comprit tout à coup qu'ils l'avaient appelé plus pour l'y associer que pour mendier des secours.

Dans l'une des maisons l'accueil fut même marqué d'une bonhomie aisée, quasi seigneuriale, qui l'enchantait. Le vigneron, nommé Davanture, était à table. Son visage était brun, aux arêtes vives, de type espagnol, qui n'est pas rare dans cette province si proche de la Franche-Comté, longtemps occupée par l'Espagne. Les manches de sa chemise retroussées jusqu'aux coudes découvraient des bras noueux, musclés, où couraient des veines sinueuses et en saillie. Rien de servile dans l'attitude. Il se tenait droit devant une assiette pleine d'une salade de légumes appétissante. Le saladier, la bouteille de vin, le pichet d'eau fraîche, le fromage blanc dont le dessus portait encore en saillie les dessins du moule où il avait été fait, la « tourte » de pain, tous ces objets posés sur la table recouverte d'une toile cirée composaient une belle nature morte.

Quand il vit M. de Sougy sur le seuil, il alla à lui pour le saluer d'un mouvement vif et simple.

— Je faisais les quatre heures, c'est une habitude du pays, dit-il en montrant la table comme pour s'excuser du désordre.

Jean connaissait cet usage, qui était également pratiqué dans sa contrée.

Le vigneron le pria de s'asseoir. Sa femme apporta une bouteille d'un excellent vin de l'année antérieure. Lui seul se chargea de remplir le verre de son hôte, parlant du sinistre et de tout ce qui touchait à la vigne sans découragement. Sa conversation porta plus sur le travail à faire pour garantir la prochaine récolte que sur le désastre. Celui-ci, en effet, le vigneron le comparait aux précédents avec cette prodigieuse mémoire des événements du sol que tous les paysans possèdent. Il invoquait d'abord ses propres souvenirs. Quand ils ne suffisaient plus, il faisait appel à la tradition des plus vieux du village, et plus en arrière encore, à la tradition orale qu'eux-mêmes tenaient de leurs auteurs. Et toujours, si loin qu'on remontât, les pertes avaient été, pour finir, largement compensées par les années heureuses.

Dans cette chronique de tout un coteau, l'histoire propre de chaque parcelle voisine formait comme autant de chapitres différents, car les caprices des saisons et des jours frappent en aveugles. Telle parcelle sera seule épargnée par la gelée ou le cyclone, une année, pour être plus durement frappée que ses voisines par le prochain fléau. De proche en proche, près d'un siècle de vie locale était évoqué, avec ses hauts et ses bas, ses abandons et ses reprises, de parcelle en parcelle. Dans cette chronologie, le dernier désastre n'était plus qu'un épisode dont le héros central était le clos,



« le cru », être immuable, vénérable, presque éternel, un peu comme la France à travers les fortunes diverses de ses dix siècles d'histoire.

La leçon s'imposait d'elle-même. Des jours meilleurs viendraient pour les nouveaux propriétaires comme il en était venu pour les anciens. L'effort ne pouvait rester finalement stérile. Cela allait de soi, sans qu'il fût plus nécessaire de le préciser, comme la succession des aurores et des couchants. Et c'était exemplaire de voir avec quelle aisance cet homme de la vigne épousait les lois de la vie, sans emphase ni aigreur.

Quand, vers 6 heures, M. de Sougy quitta la demeure du vigneron, l'ombre bleutée du soir recouvrait déjà toute la pente et le soleil, enfui derrière les crêtes, ne caressait plus que les hautes branches de la double rangée de platanes séculaires qui borde la route de Beaune à Dijon. La fumée des repas du soir sortait droite des cheminées, traînait un moment dans une atmosphère sans souffle, et se mêlait peu à peu à la légère brume qui montait du sol. Des vols de grives à la recherche des grands clos d'arbres de la plaine pour y dormir zébraient le ciel bleu de leur course de dames ivres. Leurs cris de cette époque de l'année, discrets et brefs comme le frottement des feuilles de vigne dans le vent, se mêlaient aux bruits du soir : aux beuglements des troupeaux, à l'aboïement des chiens, aux appels d'enfants attardés à jouer, aux grincements d'une chaîne sur un puits : douce, adorable chan-

son de la vie qui marque la fin du labeur, l'appel du repos, la renaissance de la famille après la dispersion du jour, ce mystérieux besoin enfin que les hommes ont toujours de se grouper et de fuir la solitude à l'approche de la nuit.

La beauté simple de ce spectacle, la chaleur bienfaisante versée dans ses veines par les grands verres d'un excellent vin de la Côte remplissaient Jean d'une immense joie de vivre que rien ne ternissait, non pas même ce sentiment de la fragilité des choses, tribut commun des voluptueux, ni même les regards curieux et narquois des consommateurs attablés à la terrasse du *Café du Commerce*, qui cessèrent leur conversation quand il passa devant eux.

Il avait rencontré un exemplaire-spécimen d'humanité. Il était hanté par le souvenir de Davanture. « Une vie laborieuse et droite donne à l'homme, se disait-il, l'équilibre mental. Mais Davanture est plus qu'un vigneron honnête, il y a chez lui un affranchissement (très rare d'ailleurs) de l'égoïsme, et même un sens du général, une santé, un *don* de rayonnement d'une force singulière. De l'avoir entendu parler si librement de ses soucis, les miens m'humilient un peu. Le merveilleux c'est que ces dons si rares s'épanouissent sans souci du rang ni de la culture, désignent les plus humbles pour marquer toute une époque comme un Vincent de Paul ou un curé d'Ars. »

BERNARD DE VAULX.

## Les idées et les faits

### Chronique des idées

#### Les Religions dans les différents pays du monde

M. l'abbé A. d'Espierres, professeur à l'Ecole normale de Braine-le-Comte, vient de publier la seconde édition de l'importante brochure : *Les Religions dans les différents pays du monde*, parue en 1929. Diverses modifications ont été apportées à la première édition; il est tenu compte, selon le désir de l'Agence *Fides* dans sa *Guida delle missioni catholiche*, des statistiques religieuses qui ont vu le jour depuis 1929, mais, de fait, l'auteur n'a pu les utiliser seulement que jusqu'aux années 1931 ou 1932, sauf pour la Délégation apostolique du Congo belge où il lui était loisible de pousser jusqu'à l'année 1934. Ensuite, à l'ordre alphabétique des divers pays, l'auteur, suivant en cela la *Guida*, substitue l'ordre géographique, autrement intéressant, et il a estimé utile d'y joindre l'indication pour chaque pays de son régime politique, avec, en plus, son extension territoriale.

On ne peut se dissimuler l'étendue et la complexité des recherches, je dirais volontiers l'immensité du travail à quoi s'est condamné l'auteur pour l'établissement de cette carte religieuse du monde. On en prendra quelque idée en se rendant compte des sources explorées, — répertoires, annuaires, revues, toute la vaste littérature missionnaire des différents cultes, sans compter les communications personnelles. Ces sources ne sont pas seulement indiquées en bloc, mais minutieusement relevées dans une colonne spéciale des tableaux pour chaque pays. Il sera ainsi permis aux spécialistes de contrôler les statistiques et il est certain que des rectifications nombreuses et importantes seront produites. Je n'y ai nulle compétence, mais je l'infère des erreurs manifestes qui se sont glissées dans la colonne des formes politiques, erreurs géographiques ou terminologiques. Qu'il me soit permis d'en relever

ici quelques-unes, mû par l'unique désir de voir une publication de cette envergure s'acheminer vers la perfection.

Page 14. Afrique méridionale. Sud-Ouest africain. Mandat C. anglais, pour Mandat colonial sud-africain.

Page 16. Cuba Rép. protégée par E.-U., au lieu de *Etat indépendant* (depuis l'abolition de l'amendement Platt dans la Constitution cubaine).

Page 18. République dominicaine. République *nègre*, au lieu de République composée de *métis*.

Page 20. Iles grecques de l'Egée. *Colonie*. Etrange réminiscence de la Grèce ancienne, il est trop clair que ces îles égéennes font purement partie de la Grèce.

Page 22. Le Yémen, dont le souverain a le titre d'*Iman*, n'est pas protectorat anglais.

Page 24. L'Afghanistan, d'autre part, est un royaume et non un sultanat.

Page 26. Sakkaline ou plutôt la partie sud de Sakkaline n'est pas seulement occupée par le Japon, mais est possession japonaise.

Page 20. Saoundjeh (Hedjaz Nedjed-Asir) *Sultanat*. Le Hedjaz est un royaume et l'Asir ne lui appartient pas.

Page 26. Les Philippines ne sont pas *colonie* des Etats-Unis, tout au plus pays de protectorat provisoire.

Enfin, pour ne pas allonger cette fastidieuse énumération, il n'est pas reçu de qualifier la *Cité du Vatican* : Royaume, on a toujours dit *Etat pontifical*, et c'est une grosse anticipation sur les ambitions de M. de Valera et les aspirations du peuple irlandais que d'appeler l'Irlande *République* : elle n'est encore que Dominion.

\* \* \*

En tête des statistiques et des graphiques en couleur, l'auteur a placé un tableau récapitulatif qui ramasse en quelques chiffres



l'état religieux du monde, traduit ensuite en diagrammes coloriés par M. l'abbé Biot, collègue de M. l'abbé d'Espierres.

Tout en haut est cadastré l'univers matériel; l'étendue mondiale est, au total, 144,500,252 kilomètres carrés. Petite planète, disait de Maistre. Fi! une orange.

A la suite, l'univers des âmes, soi-disant du moins, exprimé avec la brutalité des chiffres sous douze chefs. Catholiques et catéchumènes, Protestants et catéchumènes. *Autres chrétiens*. Juifs. Musulmans. Bouddhistes. Confucianistes. Hindouistes. Shintoïstes. Autres païens. Sans religion. Inconnus.

Je souligne la désignation *Autres chrétiens* qui ne satisfait pas, parce que, pour le lecteur, elle confond, par exemple, les Orthodoxes avec les Monophysites de l'Abyssinie et de l'Egypte, les Arméniens et les Nestoriens. On se demande aussi quels sont ces *Autres chrétiens*, autres que catholiques et protestants, que l'auteur a distingués en Australie? Il est également manifeste que le terme *Protestants* est d'une extraordinaire élasticité pour embrasser les Anglicans de la Haute Eglise, si rapprochés des anglo-catholiques, et les baptistes, les presbytériens. Sous la rubrique *Protestants*, on souhaiterait une subdivision, mettant à part, par exemple : a) Luthériens et Réformés; b) Anglicans et Episcopaliens; c) Eglises libres (méthodistes, baptistes, congrégationnistes, presbytériens et *tutti quanti*).

A chacune de ces douze catégories correspondent les chiffres de leur population pour l'Afrique, l'Amérique, l'Asie, l'Europe, l'Océanie. Le chiffre global est 2,053,583,460. Voici l'ordre d'après lequel se répartissent, quant à la puissance numérique de leurs adhérents, les diverses religions du globe :

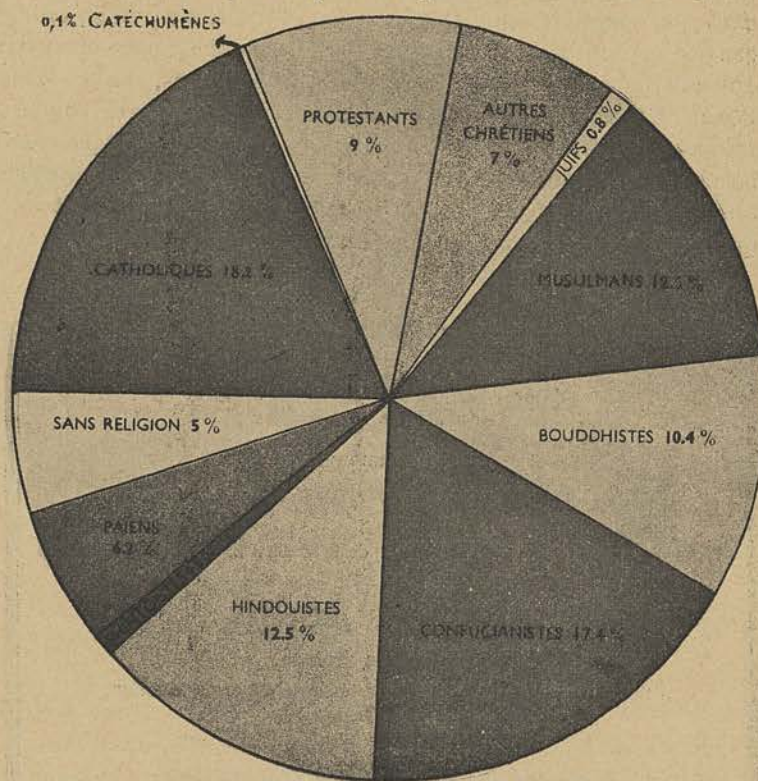
Religions.	Population.	%
1. Catholiques . . . . .	373,719,838	18.2
2. Confucianistes . . . . .	357,298,982	17.4
3. Musulmans . . . . .	260,288,579	12.6
4. Hindouistes . . . . .	257,206,954	12.5
5. Bouddhistes . . . . .	213,186,001	10.4
6. Protestants . . . . .	185,454,697	9
7. Autres chrétiens . . . . .	193,625,297	7
8. Autres païens . . . . .	126,009,587	6.2
9. Sans religion . . . . .	102,192,900	5
10. Shintoïstes . . . . .	16,644,000	0.8
11. Juifs . . . . .	16,059,212	0.8
12. Inconnus . . . . .	125,334	0.8

J'ai omis dans ce relevé les catéchumènes catholiques qui sont 1,754,864, soit 0,1 %, et les catéchumènes protestants : 17,215.

Ces statistiques ont été graphiquement disposées par M. l'abbé Biot dans un diagramme mondial et des diagrammes afférents à chaque partie du monde, tous mis en couleur. Nous reproduisons le premier, en regrettant que l'heure tardive de la composition n'ait pas permis l'impression en différentes teintes.

Devant ce disque compartimenté où sont figurées les religions du globe, les réflexions assaillent l'observateur. Quel mince fuseau attribué aux Juifs, qui ne représentent que 0,8 % de la population totale du monde, seize millions! Et quelle place cependant ils occupent dans les affaires du monde entier! La véritable puissance ne se mesure donc pas sur le nombre. D'autre part, à la vue de la portion modeste faite aux catholiques comparés notamment aux confucianistes entre lesquels l'écart, à l'avantage des premiers, n'est que de 0.8 %, ou 0.9 %, en additionnant les catéchumènes, il est naturel que nos adversaires triomphent et que les fidèles soient contristés. Sans doute, l'intention de nos savants statisticiens est d'enflammer le zèle des catholiques pour l'achèvement du règne du Christ, qui paraît indéfiniment ajourné puisque après

vingt siècles d'évangélisation ce règne est encore si peu avancé, si concurrencé, presque rejoint par la religion de Confucius. Le *Bulletin de l'Union du Clergé* s'est empressé d'ailleurs de vulgariser ces graphiques, persuadé qu'à la vue des immensités à conquérir au Christ les fidèles seront piqués d'une noble émulation et poussés à faire éclater de plus en plus la supériorité du catholicisme.



Je souhaite ardemment qu'il en soit ainsi, mais il importe pour cela de donner l'intelligence de cette carte.

Elle ne dit pas tout, il y a beaucoup de choses qu'elle ne dit pas. Elle peut induire en erreur des esprits distraits parce qu'elle juxtapose et place sur un même plan, sous l'aspect unique du nombre, des valeurs religieuses profondément dissemblables. C'est un tableau quantitatif, exclusivement quantitatif, et qui abstrait du qualitatif. Il y a tout de même un abîme entre la religion catholique avec son *Credo* positif et précis, sa morale transcendante et impérieuse, la religion catholique solidement organisée, hiérarchisée, et ces religions asiatiques, vagues, imprécises, plus ou moins chaotiques. Il y a une différence considérable entre cette Eglise qui exclut tout particularisme de race, de caste, de système politique, économique, essentiellement universelle, faite par Dieu à la mesure du monde, adaptable à tous les stades de la civilisation, à toutes les conditions de l'humanité et toutes ces religions raciales nationalistes.

Comme la plus belle des femmes, la plus belle des statistiques ne peut donner que ce qu'elle a, des chiffres.

Et encore le plus riche herbier du plus savant botaniste n'est qu'une collection de plantes desséchées.

Dans le graphique le compartimentage produit l'impression que tous ces secteurs sont irréductibles, figés, immobilisés. La réalité est exactement le contraire. Ce que la carte ne dit pas, c'est l'élan de pénétration du catholicisme, sa vitalité conquérante, le renouveau missionnaire actuel. Ce qu'elle ne peut montrer, parquant chaque groupe sous une teinte unique, c'est l'Eglise de Dieu traversant toutes les frontières, c'est, parallèlement à l'action extérieure, le cheminement mystérieux de la grâce à travers des multitudes. Quel que soit le talent de M. d'Espierres et de M. Biot, ils ne prétendent pas nombrer les âmes droites et loyales envers Dieu et leur conscience qui,



professant extérieurement des cultes païens, appartiennent à l'âme de l'Eglise et ne sont immatriculées que sur le livre de vie.

Naturellement, enregistrant des résultats acquis, ces tableaux de statistiques ont un caractère statique que pourrait corriger, peut-être, l'introduction de l'élément comparatif. Il serait intéressant et encourageant de marquer, par exemple, qu'il y a un siècle on comptait aux Etats-Unis 100,000 fidèles au plus : on en compte aujourd'hui 20,268,403 : progression qui est pour une part due aux immigrations, mais, pour une part aussi, aux conversions. Comme il serait intéressant de posséder aussi un terme de comparaison pour la Grande-Bretagne et Irlande-Nord où l'on est parvenu au chiffre de 3,307,268, qui représente surtout des âmes appartenant aux classes les plus élevées, fort souvent des pasteurs qui doivent renoncer à tout pour obéir à leur conscience.

« L'Eglise est l'âme des nations, a dit le Concile de Trente, elle ne cesse de les pénétrer par l'Esprit qui habite en elle. » Le R. P. Serpillanges, qui a l'intelligence profonde du mystère de l'Eglise, a écrit : « Se sachant égale à l'immensité de l'univers, à l'immensité du temps et à l'immensité de nos cœurs, l'Eglise patiente et fait son œuvre. Son ardeur tranquille cherche toujours à répandre la vie qu'elle contient. Mais c'est en profondeur surtout qu'elle travaille, persuadée qu'un petit groupe où palpète sans réduction d'influence l'esprit universel de son Dieu la fait voir catholique plus que ne le ferait une confédération d'empires, si dans ceux-ci régnait le particularisme de castes, de sectes, de nationalités, de couleurs ou d'égoïsmes. »

J. SCHYRGENS.

## " PATRIA "

Société anonyme

**23, rue du Marais, Bruxelles**

Téléphones :  
17.34.00 et 17.51.21

Bureaux :  
de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 18 h.

1. **THÉÂTRE PATRIA**  
740 places assises  
Scène spacieuse avec grand choix de décors nouveaux.  
Fosse pour orchestre.
  2. **Salle des CONFÉRENCES**  
225 fauteuils  
Estrade et installation pour projections lumineuses.
  3. **Vaste HALL avec buffet**  
400 mètres carrés.  
Pour banquets, soirées dansantes, fancy-fairs.  
Installation unique d'amplification pour disques de phonographe.  
(Pick-up).
  4. **Locaux spacieux et confortables**  
Pour assemblées, réunions, sociétés, fêtes de famille, etc.
- La Régie autonome de Patria se charge du service de location des places, impression des cartes et programmes, affiches, etc., ainsi que de la décoration et de l'ornementation florale. Publicité.

## Banque de Placements Hypothécaires s. a.

LIÈGE, boul. de la Sauvenière, 88      Siège social : ANVERS      BRUXELLES  
rue d'Arenberg, 19      Avenue du Midi, 9

**OBLIGATIONS FONCIÈRES 5 % NET**

**BONS DE CAISSE 4 % NET**

garantie exclusivement par des  
**PRÊTS HYPOTHÉCAIRES**

en 1<sup>er</sup> rang sur immeubles ou pour construire aux meilleures conditions

Agents et correspondants dans les principales localités de Belgique

1035

## Caisse Hypothécaire Anversoise

Société Anonyme      Fondée en 1881      Registre du Commerce d'Anvers n° 115

**CAPITAL : frs. 40.000.000**

**RÉSERVES : frs. 67.729.992,79**

**FONDS SOCIAL : frs. 107.729.992,79**

Siège Social : ANVERS

Siège de Bruxelles

35, rue des Tanneurs - 24 place de Moir

44, Boulevard du Régout, 44

Tél. N° 202.30-202.91

Tél. Nos 12 44 97 - 12 84 84

**SUCORSALE DE LIÈGE : Boulevard d'Avroy, 40 - Tél. 29.101**

**PRÊTS SUR IMMEUBLES ET POUR BATIR**

Obligations Foncières :

Caisse d'Epargne : Intérêts 3,05 %, 4,20 % et 4,60 % NETS

Agences dans les villes et les principales communes du Pays

**LOCATION DE COFFRES-FORTS**

67

## Galeries BOUCKOMS S. A.

47, Boulevard d'Avroy, 47, LIÈGE

TOUS LES **TAPIS**

vendue les moins chère de toute la Belgique

Importateur direct de tapis d'ORIENT

Pour le gros : 14, place Saint-Jacques, Liège

107

## Ateliers de Photogravure

**J. Braun-Kivits**

**CLICHÉS-DESSINS**

pour TOUTES INDUSTRIES

Téléphone : 26.38.55

Chèques postaux : 13.11.64

24, rue Vandermaelen, BRUXELLES (Ouest).

Tous Travaux en noir et en couleurs